

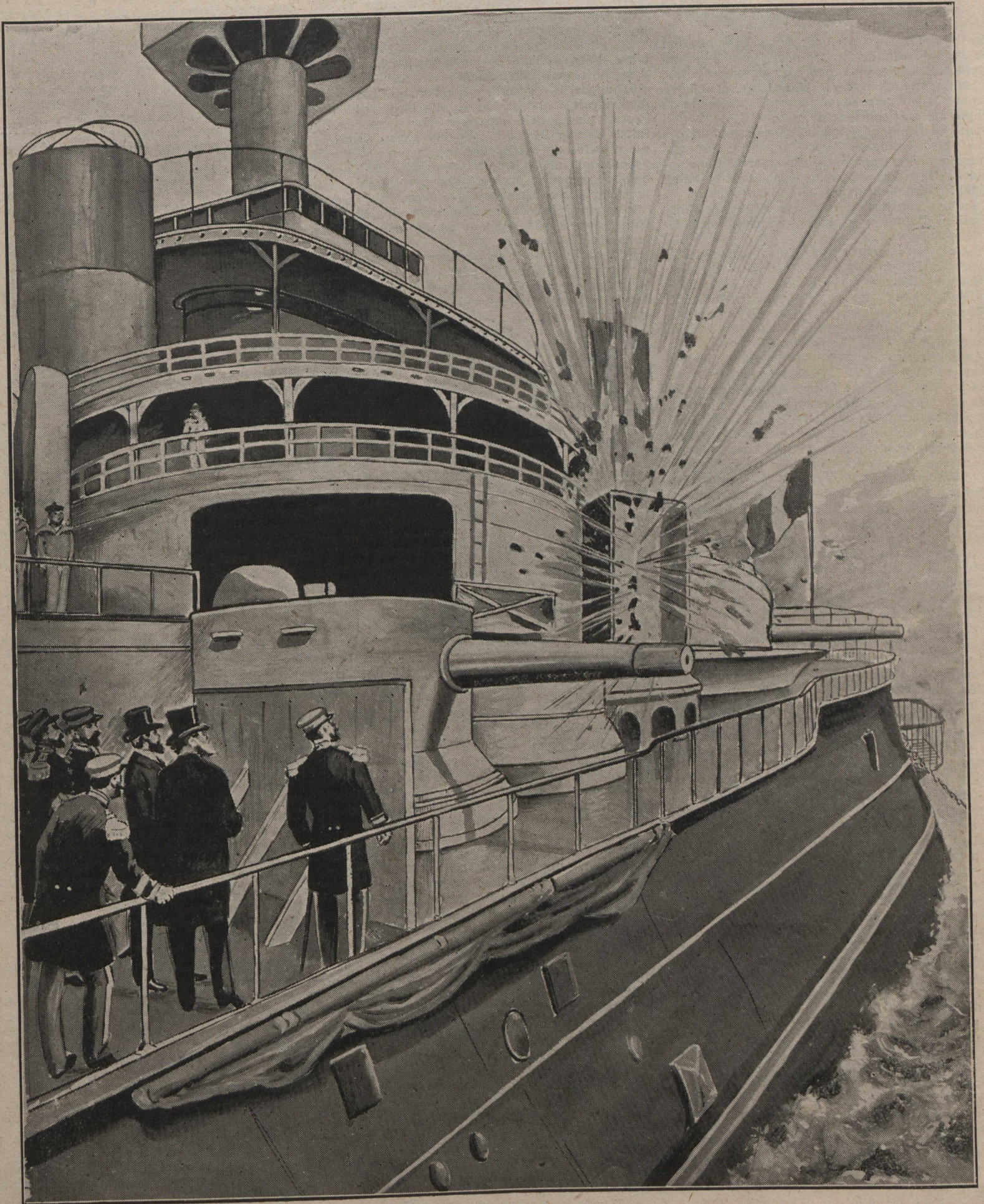
LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 75

MONTREAL, 26 SEPTEMBRE 1903

40. PAGES, 5c. le Numéro



UN CUIRASSÉ BOMBARDÉ À BREST.—Les expériences à tir réel contre la tourelle du "Suffren"

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION;
Édifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50

CHRONIQUE EUROPÉENNE

Paris, 17 septembre 1903.

Les Comités révolutionnaires macédoniens ont juré, on le sait, de contraindre, par tous les moyens, même les plus atroces, l'Europe civilisée à s'intéresser au sort de la Macédoine, et chaque semaine, à peu près, nous apporte la nouvelle de quelque attentat nouveau à leur actif.

L'un des derniers a été dirigé contre l'un des trains "conventionnels" qui établissent des communications régulières entre Budapest et Constantinople. Ces trains sont ainsi appelés parce qu'ils circulent journellement, un dans chaque sens, en vertu d'une convention entre les différents Etats intéressés, Bulgarie, Roumanie, Serbie, Turquie, Autriche-Hongrie.

Le train se dirigeant vers Constantinople stationnait, à 11.20 heures du soir, en gare de Kouleli-Bourgas, point de bifurcation, à 40 milles d'Andrinople, des lignes de Dedeagatch-Salonique-Monastir-Uskub avec celle d'Andrinople, quand une explosion se produisit dans le wagon-restaurant.

C'était l'heure exacte où le train aurait dû être engagé sur le pont jeté à quelque distance de là, sur la Maritza. Ce pont, le plus long de toutes les lignes orientales, est ancien déjà, peu solide, et, pour le remplacer, on construit même, en ce moment, un pont nouveau. Si l'explosion s'était produite à cet endroit, le train déraillait et, vraisemblablement, le pont s'écroulait, le convoi entier eût été précipité dans la rivière. Les projets des révolutionnaires ont donc été déjoués en partie.

Pourtant, leur attentat a fait suffisamment de victimes : six personnes ont été tuées, parmi lesquelles le maître d'hôtel de la Compagnie des Wagons-Lits, un enfant, un étudiant et deux femmes turques ; dix-huit autres personnes, dont trois employés du chemin de fer, ont été blessées.

L'attentat avait été préparé avec soin ; l'heure à laquelle l'explosion s'est produite en est la preuve. Il paraît établi, d'autre part, que, pour faire cet "exemple", les révolutionnaires avaient choisi un wagon où se trouvaient seulement des Musulmans. On pense que quelques membres des Comités avaient pris place dans le train pour exécuter un plan préparé de longue main, et qui n'a manqué d'avoir tous ses effets que par suite de circonstances indépendantes de leur volonté. On croit d'ailleurs avoir arrêté l'un d'eux, un individu d'allures suspectes, trouvé sur les lieux aussitôt après l'explosion.

La moitié de la voiture où l'engin a éclaté fut réduite en miettes. Ce n'était plus qu'un lamentable amas de débris, tôles arrachées, planches écartelées ; les cadres de métal qui réunissent les deux parties du couloir à soufflet avaient été violemment séparés, et celui qui dépendait du wagon détruit gisait, avec les débris de la caisse, sur le châssis de ce wagon.

Quant aux morts, ils étaient dans un état lamentable.

Le maître d'hôtel du wagon-restaurant, qui a été tué, se trouvait dans la cuisine occupant l'extrémité du wagon où l'explosion s'est produite. On n'a plus retrouvé que la partie supérieure de son cadavre, à partir des pectoraux. Le reste du corps a été ramassé à l'état de hideux petits paquets de chair.

Une des femmes turques était à moitié décapitée ; le bébé, qui avait dix-huit mois, était affreusement mutilé ; un enfant de treize ans avait la tête détachée des épaules. Seul, le cadavre d'un jeune homme de vingt-deux ans était intact extérieurement, mais le crâne était fracturé et la colonne vertébrale avait été rompue.

* * *

On a découvert que les montagnes de la Suisse sont moins hautes qu'on ne le croyait. Il faut toutes les raccourcir de trois mètres.

Trois mètres, c'est peu de chose, et je pense qu'elles s'en consoleraient facilement. Les évaluations jusqu'ici considérées comme exactes ont été faussées par une erreur initiale commise en 1832. On vient de rectifier. On ne l'aurait pas fait que rien, du reste, ne serait changé dans l'univers et que nous ne nous en porterions pas plus mal.

C'est ici qu'apparaît la supériorité des sciences exactes sur les autres. Dans le domaine de la philosophie, de l'histoire, de la politique, de la religion, toute tentative faite pour changer une croyance acceptée provoque des discussions à n'en plus finir. On se chamaille, on se dispute, on arrive même à se battre, et, plus on se bat, plus il est naturellement difficile de s'entendre.

Avec les mathématiques, tout s'arrange "il'ico." Trois équations, quelques calculs, et la vérité apparaît triomphante. Il n'y a plus qu'à s'incliner.

La vie serait très simplifiée si l'on pouvait ainsi appliquer l'algèbre et la géométrie au règlement de tous les différends.

D'aucuns, il est vrai, prétendent que l'existence deviendrait très fastidieuse. Ils diront qu'on ne saurait plus à quoi employer son temps. Ce qui fait le charme de la vie, pour beaucoup, c'est qu'il est possible de polémiquer à propos de rien et à propos de tout, et que la discussion, la passion qu'on y apporte surtout, permet de donner une importance considérable à des choses qui en sont totalement dépourvues. Rien n'est, plus agréable, plus propre à jeter quelque variété dans les relations sociales.

Faire et défaire, c'est toujours une affaire, dit le proverbe italien. Il a peut-être raison, puisque nous avons besoin de nous donner du mouvement depuis le jour de notre naissance jusqu'à celui où nous mourons.

* * *

Au moment où un parti de politiciens, maître des votes des Chambres, mais non des véritables volontés de notre pays, ose invoquer on ne sait quel faux patriotisme pour étouffer les chères croyances, les vitales traditions de notre patrie ; au moment où les prêtres français, iniquement dépouillés de leurs droits, de leurs libertés de citoyens, sont chassés des monastères, arrachés des écoles, qui pourrait sans émotion se rappeler l'héroïsme qu'ils ont déployé en 1870 ? Ces souvenirs de vaillance, aucun prêtre n'a voulu les invoquer devant les tribunaux, estimant avec trop de modestie que si le clergé, si les ordres monastiques ont fait leur devoir durant l'année terrible, ils n'ont fait que leur devoir. "Tout le monde en France s'est alors bien montré", disait un des religieux condamnés hier auquel on conseillait de rappeler aux juges le courageux patriotisme de son ordre lors de l'invasion, "et nous avons fait comme tout le monde !"

Mais il appartient aux amis des persécutés de proclamer ce qu'ils ne veulent pas dire eux-mêmes.

La scène se passe à l'abbaye de la Trappe. Dans le silence du cloître, jusqu'alors fermé à tous les tumultes, les cris de douleur de nos armées vaincues n'ont pu rester sans écho ; sous la bure et le cilice, des coeurs français ont tressailli. Dieu, qui nous ordonne d'aimer nos parents et de nous dévouer pour eux, ne peut nous interdire de défendre jusqu'à la mort la Patrie, cette mère sacrée. Et les moines, quittant la bêche, ont demandé des armes ; ils se sont enrégimentés ; robes brunes contre robes blanches dans le couvent, devenu une pieuse caserne, ils s'exercent, sous l'oeil d'un général et du prier, au manieement du fusil. Les plus vieux, que leur débilité empêche de marcher à l'ennemi, regardent de loin avec émotion la petite troupe aux singuliers uniformes.

* * *

Cette scène, que le peintre Robinet a fixée d'une façon si saisissante, s'est reproduite dans cent couvents ; partout, à l'approche des Prussiens, les moines ont pris les armes, comme au temps où, dans les plaines de Picardie et de Champagne, ils apercevaient les restes et les lansquenets impériaux. Et si nous laissons le clergé régulier pour le séculier, qui n'a présent à la mémoire l'héroïsme de tant de curés de villages qui, à l'exemple de l'immortel curé de Bazelles, bouclèrent un ceinturon sur leur soutane et, à la tête de leurs paroissiens, firent le coup de feu dans les rues barricadées ?

Mais les plus admirables exemples de patriotisme et de vaillance qui nous restent de la guerre de 1870, nous les devons peut-être moins aux prêtres qui ont combattu qu'aux prêtres qui, dans

les ambulances de hasard, empestées par le typhus, se firent des gardiens, les consolateurs des mourants, et qui, sur tous les champs de bataille, à Bapaume, à Coulmiers, à Alençon, à Dœux, à Dijon, à Pontarlier, allèrent au milieu du fracas des obus, relever les pauvres soldats troués par les balles prussiennes.

Habités à tout faire avec ordre et à obéir sans discussion, ils s'acquittaient de leur nouveau métier avec la plus tranquille assurance. Ils se mélaient aux soldats et se précipitaient aux endroits où la fusillade était la plus vive.

Dès qu'un homme tombait, ils couraient à ses côtés, le relevaient avec de tendres précautions, le couchaient sur un brancard et le portaient très doucement jusqu'à la voiture d'ambulance. Puis ils revenaient tranquillement, sous le feu de l'ennemi, reprendre leur poste de charité et guetter d'autres blessés.

Au lendemain de Champigny il n'y eut qu'une voix pour admirer le dévouement des religieux. "Un des grands sujets de conversation parmi les soldats, c'est la conduite des Frères. Ces hommes noirs, stoïques, marchant au milieu des balles et sauvant nos blessés, remplissent nos soldats d'admiration."

Tel était le langage de toute la presse pendant l'Année terrible. Et aujourd'hui, on chasse du sol français ceux qui ont été parmi ses plus courageux, ses plus glorieux défenseurs !

* * *

D'où vient que la France ne puisse se défendre d'un sentiment d'indicible malaise en assistant aux péripéties de la lutte inexorable aujourd'hui engagée dans la presqu'île des Balkans. A notre avis, il n'est pas impossible de découvrir les causes de cette anxiété toute particulière que les nouvelles de Monastir ou d'Andrinople provoquent en ce moment dans notre pays. Le peuple français se trouve dans la situation d'un spectateur qui assiste à un duel au couteau entre deux adversaires également acharnés à s'entre-détruire et ne sait pas de quel côté doivent pencher ses sympathies. Lorsque les Grecs se sont révoltés contre les Turcs, la France tout entière a été philhellène jusqu'à la moelle des os ; lorsque les Arméniens ont été massacrés par milliers, la même unanimité s'est retrouvée dans un cri d'horreur contre les excès d'une répression cruelle et aveugle. Cette fois, la lutte est engagée entre des soldats osmanlis d'autant plus portés à se livrer à des actes de dévastation que, faute de distributions régulières de vivres, ils sont obligés de se nourrir de rapines, et des insurgés bulgares qui font un effroyable abus des attentats à la dynamite et commettent des atrocités inouïes dans l'espoir de provoquer des représailles plus épouvantables encore qui obligerait l'Europe à intervenir. A ces motifs de perplexité mécontente et douloureuse viennent s'ajouter les énergiques protestations des Grecs, qui nous sont unis par tant d'affinités intellectuelles et de liens historiques. Obligés d'opter entre les Turcs et les Bulgares, les Macédoniens d'origine hellénique ne manifestent pas la moindre hésitation et sont unanimes à préférer le joug ottoman à la tyrannie des politiciens de Sofia. Dans un conflit où il est si difficile de découvrir de quel côté se trouve le bon droit, la France doit, à notre avis, se préoccuper avant tout de la défense de ses intérêts nationaux et ne rien négliger pour empêcher que les affaires d'Orient ne servent de prétexte à une reconstitution de la défunte Alliance des Trois Empereurs qui fut une des combinaisons favorites de M. de Bismarck.

* * *

L'administration supérieure s'agite et le syndicat des pêcheurs à la ligne la mène. Mis en demeure de pourvoir au repeuplement immédiat de toutes les rivières de France, le ministre des Travaux publics et le ministre de l'Agriculture ont nommé une commission ; mais il est très probable que la plus active, la plus énergique, la plus vigilante des associations professionnelles organisées dans notre pays ne se contentera pas d'un rapport officiel accompagné de conclusions optimistes. Ce ne sont pas des bonnes paroles, c'est du poisson qu'il lui faut. Il n'est pas un cours d'eau dans le Céleste Empire qui, sous la forme de milliers de poissons de toute espèce, ne fournisse d'inépuisables ressources à l'alimentation publique. Il serait temps que la civilisation occidentale consentit enfin à profiter de la leçon que lui donnent les Chinois.

Le vicomte de S. aborde M. de Vaines en ces termes :

—Est-ce vrai, monsieur, que dans une maison où l'on avait eu la bonté de me trouver de l'esprit, vous avez dit que je n'en avais point ?

—Il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela, répond M. de V., je n'ai jamais été dans aucune maison où l'on vous trouvât de l'esprit.

NEMO.

L'ARTILLERIE FRANÇAISE, LA PLUS BELLE DU MONDE

En ces jours où les troubles de Macédoine menacent d'allumer la guerre aux quatre coins de l'Europe, nous croyons intéresser les lecteurs de l'« Album Universel » en leur parlant aujourd'hui de la plus belle artillerie du monde, l'artillerie française.

La force de son armée est la meilleure garantie de paix pour un pays. Cette vérité est admise comme incontestable par tous les gens sérieux et elle est la base de tout le système d'armement à outrance, si dispendieux, auquel les grandes nations sont condamnées sous peine de disparaître.

Pour avoir une armée vraiment forte, que faut-il ?

Avant tout, posséder des chefs de valeur. Il faut, en outre, avoir une armée assez nombreuse et bien instruite.

Le point le plus important est peut-être que les soldats aient du cœur. Or, le Français a toujours su forcer l'admiration de ses adversaires. C'est l'affaire des officiers de cultiver le plus possible les forces morales des hommes qui passent entre leurs mains. Depuis quelques années surtout, on s'y applique d'une façon toute particulière en France.

Il est nécessaire que la mobilisation soit préparée dans tous ses détails avec un soin scrupuleux. Il faut enfin un bon armement.

L'armement embrasse deux engins principaux : le fusil et le canon de campagne. Tout le reste n'est qu'accessoire.

Le fusil français modèle 1886, dit Lebel, le premier fusil à petit calibre et à poudre sans fumée qui ait été construit, est tellement bon, au point de vue balistique, qu'on l'a partout imité et égalé, mais nulle part dépassé, pendant les dix-sept ans de carrière qu'il a déjà fournis.

Quant au canon de campagne, le fameux 75, véritable merveille, à tous les points de vue, il constitue le plus grand progrès d'armement qui ait jamais été fait.

Pour le bien juger, il faut le comparer aux engins des autres nations.

Voyez là-bas ces gros canons lourds, massifs, noirs, à l'air sombre et terrible ! C'est l'artillerie d'hier, celle qui est encore en usage dans toutes les armées étrangères. Regardez maintenant ici ce canon bas sur roues, large de voie, peint de gris clair, presque coquet d'apparence, d'un aspect inoffensif à côté des pièces étrangères : c'est le petit 75, le canon de campagne le plus petit comme calibre de toutes les armées. C'est cette pièce merveilleuse, tant décriée pendant quelques années, actuellement reconnue par le monde entier comme supérieure à tout ce qui existe.

Approchez et regardez-la à l'oeuvre en face du canon étranger. On va ouvrir le feu : là-bas l'adversaire aligne ses batteries sur les hauteurs, sur les crêtes ; les pointeurs ont en effet besoin de voir, mais en même temps ils sont vus et partent vulnérables. Ici les batteries françaises se défilent, utilisent habilement les moindres mouvements du sol, restent masquées derrière des plis de terrain, des haies, des obstacles quelconques, invisibles, par conséquent presque invulnérables. Seul le capitaine, perché sur quelque observatoire, tertre, caisson, échelle, arbre même au besoin, voit, surveille, dirige le pointage et les tirs de sa batterie, grâce à l'ingénieuse organisation des nouveaux canons qui, pour tirer et tirer très juste, n'ont aucun besoin d'apercevoir l'objectif, se contentant d'un repère dans une direction quelconque, clocher, arbre ou simplement fiche plantée en terre.

Le feu est ouvert : à chaque coup, la pièce ennemie recule de six pieds. Les servants se précipitent et, par des efforts pénibles et longs, la ramènent à sa position première, repointent et tirent à nouveau en plaçant successivement dans la culasse projectile, gargousse et étoupille. Tout cela prend bien du temps ! On arrive pénible-

ment à tirer deux ou trois fois par minute, et le pointage sans cesse dérangé, refait à la hâte, par des hommes épuisés de la manoeuvre même, est forcément très imparfait. Dans les occasions critiques, certains canons font usage d'une bêche de crosse mobile qui entre dans le sol et empêche le déplacement en arrière ; mais le recul, qui n'est amorti par rien, fait bondir la pièce autour de ce point fixe, et la désorganiserait rapidement si l'on prolongeait quelque temps ce genre de tir, qui ne donne d'ailleurs qu'une vitesse de cinq coups à la minute (canon allemand actuel).

Le canon français, pendant ce temps, reste immobile : sa bêche de crosse est fixée au sol, l'affût subit, pendant le tir, si peu de secousses, que deux sellettes, rappelant les selles de bicyclettes, ont pu être construites entre les roues et la culasse, et pendant le tir même deux hommes y sont assis continuellement, l'un surveillant le pointage comme un pompier dirige sa lance, l'autre maniant la culasse et certains volants. Un camarade jette après chaque coup dans la culasse ouverte une cartouche semblable à celles de la mousqueterie contenant projectile, charge et capsule ; puis le servant de droite tire sur un cordon faisant agir une gâchette : le coup part. Le tube du canon glisse en arrière d'un mouvement doux extrêmement curieux le long d'un second tube parallèle, qui renferme le fameux frein hydro-pneumatique, puis revient en moins de deux secondes à la place primitive, sans que personne n'ait eu à bouger, sans que le pointage ait été le moins du monde dérangé. On peut ainsi envoyer dix-huit à vingt coups à la minute, et tous avec une précision infiniment supérieure à celle de l'adversaire, puisque le même pointage sert pour tous les coups.

Mais avancez maintenant entre les deux combattants. Vous verrez les six canons de la batterie ennemie complètement exposés à la mitraille, s'agitant, circulant, s'éteignant à ramener perpétuellement en avant leurs bouches à feu, qui s'obstinent à reculer. Des hommes sont blessés et écrient, le moral des survivants s'en ressent ; il faut remplacer les manquants.

Du côté de l'artillerie française, vous apercevez serrés l'un contre l'autre, comme un ménage tendrement uni, le canon et le caisson. Les deux servants, accroupis sur le canon, sont cachés par des boucliers fixés sur la pièce même et qui les mettent complètement à l'abri des balles. Derrière l'un d'eux, se tient le chef de section, derrière l'autre, l'homme préposé au chargement de la pièce. Le caisson, lui, renversé en arrière, la flèche repliée pour en diminuer la visibilité, constitue une véritable armoire blindée, qui assure un abri parfait trois servants et au chef de section. Rien n'est exposé aux balles. Seules les têtes des officiers et des sous-officiers se montrent par instants au-dessus des blindages, ainsi que le chargeur qui passe les projectiles du caisson à la pièce. Nos artilleurs sont donc, de ce fait encore, presque invulnérables en face d'adversaires sans protection aucune, auxquels ils enverront quatre à six fois plus de projectiles analogues qu'ils n'en recevront dans le même temps !

Ajoutons enfin que l'obus français Robin jouit de la propriété de produire, au moment où il éclate auprès de l'ennemi, une masse de fumée lourde, épaisse, s'attachant au sol, qui, pendant un temps très notable, empêche cet ennemi de rien voir devant lui, et par conséquent d'agir ; il n'a, pour peu que la continuation du tir entretienne ce nuage opaque, d'autre alternative que de se taire ou de s'en aller ailleurs... s'il le peut.

Tout cela est merveilleux, direz-vous, mais n'y a-t-il pas quelque contre-partie ? Comment se fait-il que les autres armées européennes soient restées en arrière sans imiter immédiatement l'armée française, comme cela s'est fait pour tous les autres grands progrès de l'armement ou de l'organisation ?

Le canon français n'a pas échappé à la critique : certains le trouvent trop lourd, bien qu'il pèse beaucoup moins que son prédécesseur, mais le plus gros reproche qu'on lui ait fait est d'être trop fragile. Les organes complexes et délicats ont paru aux artilleurs étrangers incapables de résister aux épreuves d'une campagne.

Malheureusement, les critiques lancées de tous côtés ébranlèrent les officiers français eux-mêmes, et l'opinion publique en éprouvait le contre-coup.

Cet état d'esprit inquiétant ne pouvait durer. Il fallait au canon français la consécration, non

du champ de tir, mais d'une campagne réelle. Une occasion inespérée s'offrit à point dans la campagne de Chine. Aussi, malgré les inconvénients graves qu'il pouvait y avoir à laisser voir à tous les étrangers ce canon, entouré jusque-là de tant de secret et de mystère, le Ministre de la Guerre se décida-t-il à envoyer en Chine douze pièces de ce modèle sous le commandement d'un des meilleurs officiers d'artillerie.

Eh bien, elle a été concluante, cette expérience. Ce matériel que l'on croyait si fragile a su résister d'une façon inespérée à des épreuves autrement dures que toutes celles que l'on aurait à affronter dans une guerre européenne ; qu'on en juge par ces deux seuls exemples : en Chine, les chemins, et ils sont rares, sont très étroits ; il s'ensuit que, dans les parties en déblai une roue seulement pouvait rouler sur le chemin, tandis que l'autre sautait en l'air sur le talus, souvent même l'avant-train était ainsi fortement incliné à droite et arrière-train à gauche.

Dans l'expédition de Pao-Ting-Fou, il fallut escalader et redescendre des montagnes qui, au lieu de routes en pentes douces, n'ont que des escaliers composés de larges gradins de pierre. C'est très pratique pour les mulets, mais beaucoup moins pour des canons sur roues.

Ce ne sont que deux exemples entre mille. Or, quand, à la fin de la campagne, on procéda à l'examen détaillé de tous les organes de chaque pièce, on constata que tous étaient en aussi parfait état que s'ils sortaient de manufacture !

Les effets des feux ont été aussi brillants. On a eu à exécuter quelques rafales contre des bandes de Boxeurs : un seul tir de deux pièces pendant vingt secondes a jeté par terre une centaine de morts et blessé plus de deux cents Chinois.

Bref, le 75 s'était révélé. Les plus incrédules étaient gagnés.

Mais ce ne fut hélas par la seule conséquence de cette grande expérience. Les officiers de toutes les nations avaient vu le canon français à l'oeuvre, l'avaient examiné de près ; ils en avaient été émerveillés. C'est ce qui explique que l'époque de la campagne de Chine marque le commencement d'une ère nouvelle dans les opinions des artilleurs de l'Europe entière. Les critiques plus ou moins ironiques ont disparu, et la grosse majorité des écrivains militaires étrangers sont obligés de reconnaître aujourd'hui que la France possède la première artillerie du monde, et qu'il est urgent d'adopter un canon analogue au canon français. Mais la transformation de l'artillerie d'une armée est une grosse affaire, qui se chiffre par des centaines de millions et demande des années.

Heureusement, la valeur du canon français provient en grande partie de la perfection de son frein, dont on a su si bien garder le secret qu'aucune nation n'a pu en établir un analogue. De plus, il faut des années pour habituer les officiers d'artillerie à l'application des méthodes nouvelles. La France a donc une avance qu'elle gardera longtemps. Un jour arrivera où il faudra se souvenir que c'est la France qui a inventé le fusil à petit calibre et la poudre sans fumée, qu'elle a, la première, lancé des sous-marins, qu'elle aura été seule pendant plusieurs années à posséder un canon à tir rapide.

LE DIMANCHE

Quand l'aurore renaît avec sa robe blanche,
La cloche dans les airs chante son chant pieux.
Sonnez, cloches du temple, annoncez le dimanche ;
Sonnez pour le vieillard et pour l'enfant joyeux.

Que celui-là qui veut que sa maison prospère,
Travaille et se prosterne au pied du saint autel.
Sonnez, cloches du temple, annoncez la prière :
Qu'importe le travail sans la grâce du Ciel ?

Si, las de son labeur, sur la terre il se penche,
Voici le samedi qui revient l'égayer.
Sonnez, cloches du temple. Au matin du dimanche,
Le Seigneur se souvient de l'honnête ouvrier.

Si malgré nous, parfois, notre force chancelle,
Bientôt tout est fini, bientôt on doit mourir.
Sonnez, cloches du temple, à l'heure solennelle :
L'âme du fils d'Adam a cessé de souffrir.

XAVIER MARMIER.

LA CONTREBANDE DE GUERRE DANS LES BALKANS

Les Bulgares de Macédoine ont attendu la fin des travaux de la moisson pour reprendre la lutte. La moisson mise en sûreté, c'est la vie matérielle des insurgés assurée pour de longs mois. De plus, comme la perception de l'impôt s'opère à cette époque, la survenue des agents turcs, exacteurs et voleurs, a renouvelé les griefs et les rançunes des populations.

Boris Sarafof, le grand chef militaire de l'insurrection, dont la tête avait été mise à prix par les autorités automanes, a pu déjouer toutes les embûches. Il est sorti de sa retraite, et c'est lui qui a donné le signal de la reprise des hostilités. Dès les premiers jours d'août, des bandes armées ont surgi de toutes parts et ont assailli les Turcs. C'est dans le vilayet de Monastir que les premiers faits de guerre se sont manifestés. Boris Sarafof s'est entouré de nouveaux lieutenants, dont les noms n'avaient pas été publiés jusqu'ici. On cite un ancien maître d'école, Damian, puis Perotchef et Losantchef.

Le mont Peristeri, au sud-ouest de Monastir, près des lacs, semble être le centre du mouvement qui, depuis, a rayonné dans toutes les directions : la ville de Kruchevo, au nord de Monastir, a été enlevée de vive force par les insurgés, qui ont occupé également Prilop.

Boris Sarafof dispose de 10,000 hommes environ, armés de fusils à tir rapide ; il a coupé les lignes télégraphiques et la voie ferrée de Monastir-Salonique.

Le maréchal Omer Roudchi-Pacha, qui opérait contre les Albanais insoumis, a quitté ses positions, et rallié les forces que l'insurrection avait refoulées. A la tête de 30,000 hommes, il tente de réprimer le mouvement, et depuis quelques semaines, il se consume dans une lutte de détails, contre un ennemi insaisissable qui apparaît et disparaît, sans qu'on puisse l'atteindre, dans les retraites inexpugnables où il se réfugie.

Le sultan a renouvelé l'ordre de procéder avec la dernière rigueur ; on annonce que les Albanais vont être embrigadés et lancés sur les Macédoïens soulevés. L'exaspération des Turcs s'est traduite par l'assassinat du consul russe à Monastir, qui a été frappé à mort par un gendarme.

C'est le second consul russe qui paie de sa vie la haine que portent les Turcs à tous ceux qui s'intéressent au sort des infortunés Macédoïens.

Quant au gouvernement bulgare, il proteste, plus que jamais, de son intention formelle de conserver la plus stricte neutralité. Le ministre de l'Intérieur, le général Petroff, s'est rendu sur la frontière pour aider les Turcs à réprimer la contrebande de guerre, qui a repris avec une sérieuse activité.

C'est là le plus grand sujet d'inquiétude de la Turquie ; elle a pu imposer sa domination tant que les populations étaient désarmées, mais le jour où chaque Macédoïen posséderait un fusil de guerre avec un approvisionnement de cartouches, l'armée turque, si nombreuse soit-elle, n'aurait plus qu'à battre en retraite. Aussi, la ligne des postes de gardes exercet-elle une active surveillance sur la frontière. Il ne se passe pas de jours sans que des rencontres meurtrières mettent aux prises les soldats du sultan avec les hardis compagnons qui risquent allègrement leur vie et s'aventurent en des chemins escarpés et dangereux, pour apporter à leurs frères opprimés les armes et les munitions qui leur vaudront un jour le sa-



L'INSURRECTION EN MACÉDOINE.—Fabrication des bombes de dynamite

lut et l'indépendance. Mais la lutte suprême sera sans merci et sans pitié ; on le devine, à la fureur des Turcs, malgré la soumission apparente et hypocrite du sultan à l'ultimatum russe. Les Macédoïens ne craignent pas la mort, pourvu qu'ils meurent les armes à la main ! Le sang coulera encore à flots dans les Balkans.

LES FOURS DE QUELQUES ÉCRIVAINS CÉLÈBRES

Veut-on savoir quels ont été les débuts, au théâtre, des écrivains les plus célèbres de ce temps-ci ? Qu'on médite la liste suivante :

Le premier drame de Victor Hugo, "Amy Robsart", sifflé à l'Odéon.

Le premier drame de Frédéric Soulié, "Christine à Fontainebleau", sifflé à l'Odéon.

La première comédie d'Alfred de Musset, la "Nuit Vénitienne", sifflée à l'Odéon.

Le premier drame d'Alfred de Vigny, la "Méchante Ancre", sifflé à l'Odéon.

Le premier drame de Georges Sand, "Cosima", sifflé au Théâtre-Français.

Le premier drame de Balzac, "Vautrin" sifflé à la Porte-Saint-Martin.

Le premier drame d'Henri de Latouche, la "Reine d'Espagne", sifflé au Théâtre-Français.

Le premier drame d'Auguste Vacquerie, "Tragaldabas", sifflé à la Porte-Saint-Martin.

La première comédie de Victorien Sardou, la "Taverne des Etudiants", sifflée à l'Odéon.

La première comédie d'Edmond About, "Gàtana", sifflée à l'Odéon.

La première comédie de M. de Goncourt, "Henriette Maréchal", sifflée à la Comédie-Française.

Tous ces noms glorieux ou célèbres ont été hués avant d'être applaudis. Mais ils pouvaient dire : on me siffle, donc j'existe. Ils avaient trouvé un directeur pour les deviner, à défaut d'une foule pour les comprendre. Donc, en thèse générale, on peut dire que ce qui manque le plus aux écrivains nouveaux, ce n'est pas un théâtre, c'est un public.

On raconte qu'au XVIII^e siècle, un auteur qui avait eu des déboires, apportait encore une pièce à un directeur qui, assis dans son fauteuil, le recevait par ces mots :

—Allons, voici sans doute de quoi mettre en joie les meilleurs siffleurs de Paris ; donnez tout jours.

Cet auteur sifflé s'appelait Beaumarchais ; depuis il devait prendre sa revanche.

En police correctionnelle.

Le président. — Accusé, êtes-vous marié ?

L'accusé, d'un air aimable. — Monsieur le président a peut-être une fille ?

* * *

On parle d'un individu, veuf pour la troisième fois :

—Et chose que je ne m'explique pas, dit quelqu'un, il a épousé les trois soeurs.

Plaisantin, haussant les épaules :

—C'est pourtant bien facile à comprendre, dit-il, il a fait l'économie de deux belles-mères !

UNE EXPÉRIENCE DE TIR CONTRE LE "SUFFREN"

L'Album Universel publie aujourd'hui en frontispice une vue saisissante qui rappelle une scène vraiment grandiose.

Une expérience de tir réel vient d'être faite en rade de Brest pour éprouver la puissance des gros canons de marine contre les adversaires cuirassés qu'ils ont à combattre.

La force de résistance des cuirassés de navire est calculée et éprouvée par de nombreuses expériences dans les polygones. On sait donc, sauf les erreurs inévitables dans les calculs humains, quelle protection offre la cuirasse de 12 pouces d'acier que porte le plus récent des grands vaisseaux de guerre français, le "Suffren".

On ignorait, et l'on n'avait jamais osé éprouver par l'expérience, les effets produits par un projectile de fort calibre venant, à la distance moyenne de combat, frapper une tourelle cuirassée, sur les installations intérieures de cette tourelle. Le ministre actuel de la Marine a cru que l'on pouvait risquer cette épreuve, et elle vient d'avoir lieu.

L'artillerie des cuirassés, à l'heure actuelle, est composée de pièces de 305 et 274 millimètres. Elle est placée dans des tourelles cuirassées mobiles autour d'un axe qui permet aux pièces de décrire un mouvement de rotation, de telle façon qu'elles peuvent être dirigées sur la plus grande partie de l'horizon. L'épaisseur de la cuirasse qui les protège les rend impénétrables aux projectiles. Mais le choc d'un de ces obus de gros calibre ne pourrait-il pas produire un ébranlement suffisant pour fausser une tourelle, immobiliser son mécanisme de rotation, détériorer les organes qui la relient à la coque du bâtiment, mettre plus ou moins complètement hors d'usage les organes de pontage et de changement des pièces de canon qu'elles renferment ? De tels accidents avec toutes ces conséquences réduisaient à l'état de nulle valeur un de ces cuirassés pour lesquels on dépense les millions sans compter.

On a donc cherché à savoir, par un tir réel, effectué dans des conditions semblables à celles d'une bataille navale, à résoudre ces questions, et l'on a choisi pour cela le plus récent des cuirassés français, le "Suffren".

La tourelle, qui devait être le point de mire, avait été recouverte d'un second blindage, destiné à supporter tous effets brisants du choc de l'obus. De chaque côté, on avait placé des pare-éclats.

Le tir a été effectué à bord du "Masséna" par une pièce de 305, à une distance d'environ 1,600 pieds. Une distance aussi rapprochée ne représentait pas celle d'un combat ordinaire. Aussi, la charge de poudre avait été réduite et calculée de manière à donner à l'obus, au moment du choc sur la tourelle du "Suffren", une vitesse égale à celle qu'il aurait eue avec la charge normale, si les deux bâtiments s'étaient trouvés à la distance moyenne de combat, soit à 2 milles. Ce choc de l'obus du canon de 305 peut être comparé à la poussée d'une force capable de soulever à trois pieds de hauteur le poids d'un convoi de 600 wagons de chemin de fer, avec leurs locomotives et

leurs voyageurs, force extraordinaire dont on peut à peine se faire une idée.

La mer, très houleuse les jours précédents, a été calme le jour fixé pour l'expérience. Le "Suffren" et le "Masséna" étaient amarrés auprès de l'île Longue.

Une soixantaine de bateaux de pêche ou montés par des curieux s'étaient rendus, dès la première heure, dans cette partie de la rade, espérant jouir du coup d'oeil unique que l'expérience allait offrir, mais, à 7 heures, trois torpilleurs de la défense mobile refoulent les bateaux de pêche et les bateaux de plaisance à plusieurs milles de distance ; de leur côté, les batteries de côte gardent, vers la terre, les abords de l'île Longue.

A 9 heures, un rappel en batterie est sonné : tout le monde au poste de combat.

Vers 10 heures, le "Suffren" hisse deux flammes rouges, signal de tir de combat. Le "Masséna" hisse une seule flamme rouge à mi-drissé. On va tirer. Aucun homme n'est plus visible sur les cuirassés, les équipages, celui du "Suffren" surtout, ayant été placés sous le pont cuirassé,

Un second coup de tir réel eut lieu dans l'après-midi. Le revêtement blindé de 16 pouces s'était fendu en hauteur et en largeur sous le choc du projectile. Celui-ci s'est brisé et ses éclats sont revenus tomber en arrière, quelques-uns à plus de 2,500 pieds. Un de ces débris, pesant plusieurs livres, est venu s'abattre sur le "Masséna" et a défoncé la coupée bâbord.

Le "Suffren" a quitté l'île Longue immédiatement après le tir, il est allé reprendre son mouillage sur rade.

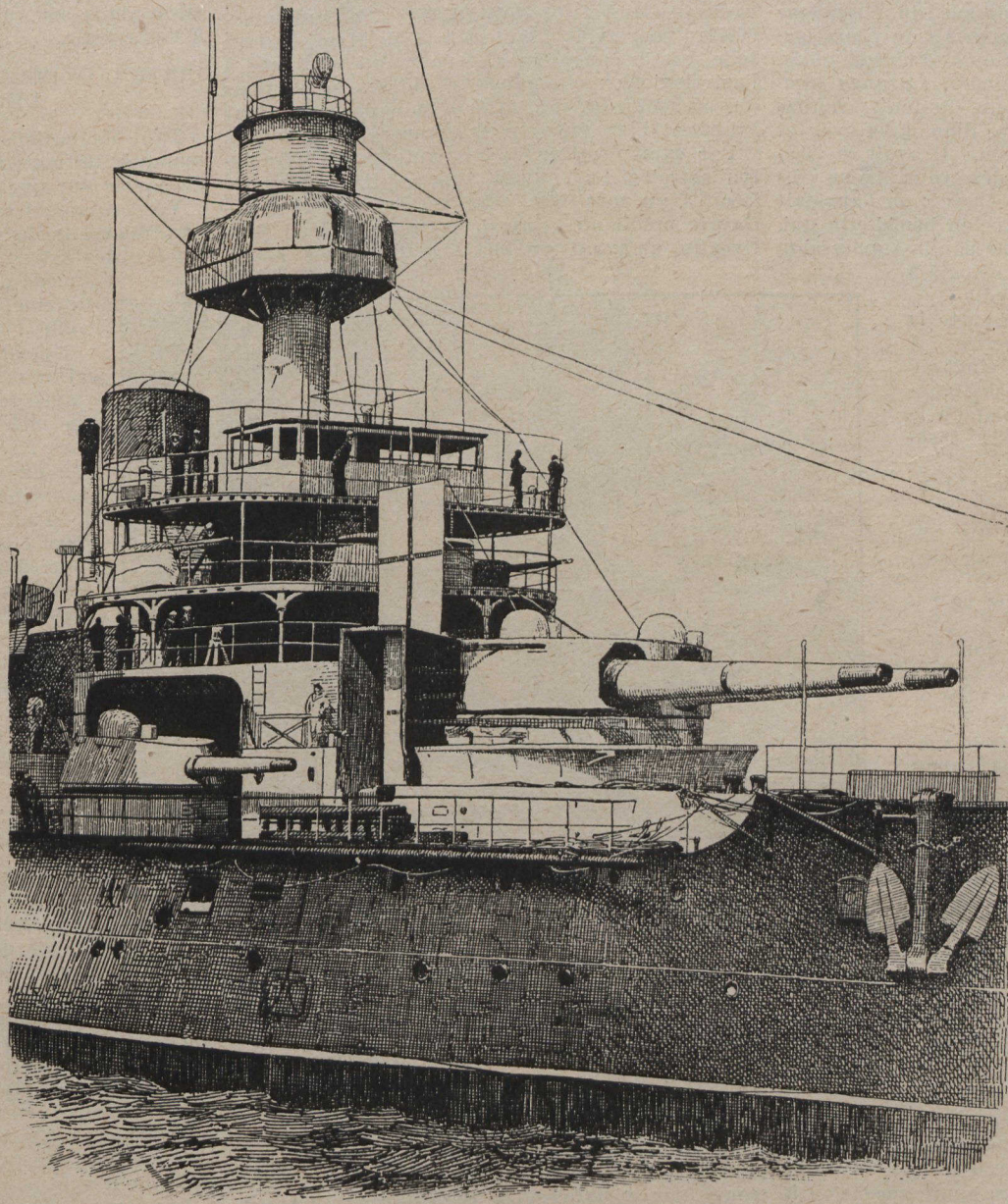
On assure que les hommes du "Suffren", qui étaient tous à bord pendant le tir, ont fait preuve d'un grand sang-froid.

Les moutons enfermés dans la tourelle ont été retirés vivants ; ils mangeaient du foin lorsqu'on est allé les délivrer. On avait annoncé le rôle que ces pacifiques animaux devaient jouer dans cette redoutable expérience. Ils étaient là pour subir les contre-coups que peuvent produire dans l'organisme des chocs aussi rudes.

Il résulte de l'examen des ingénieurs que la paroi extérieure de la tourelle a été défoncée. Les

fils de la lampe à incandescence servant aux tirs de nuit ont été brisés.

Le mécanisme de la tourelle est faussé en partie, aussi fonctionne-t-elle difficilement, et sera-t-elle démontée. Les réparations dureront 20 jours.



LA TOURELLE DU "SUFFREN" DISPOSÉE POUR L'EXPÉRIENCE DE TIR

en cas de déviation du coup ou d'éclatement par ricochet.

Un éclair jaillit. Presque au même moment, une colonne noirâtre, pareille à un tourbillon de fumée, s'élève à mi-hauteur de la falaise de l'île Longue. Le projectile, passant au milieu de l'échelle de repérage, est allé s'abattre sur les roches. Une pluie de cailloux, de terre, s'abat de toutes parts, rebondit jusqu'au delà et autour des deux cuirassés.

Les pavillons de tir sont amenés. L'enregistreur de vitesse est examiné.

Un nouvel éclair. Cette fois encore, l'obus frappe en plein roc, et il se produit une nouvelle pluie de cailloux lancés dans un périmètre de plusieurs centaines de pieds.

Enfin, à 11,30 heures, un nouveau coup, sec, dur, cassant, suivi d'un autre coup, le son de ce coup se confondant pour ainsi dire avec le premier. La tourelle a été touchée en plein dans son milieu.

Le passager n'aura aucun contrôle sur elle ; il ne pourra que s'arrêter ou repartir. La petite voiture est munie d'un léger cadre qui déborde en avant ; s'il vient en contact avec un objet ou avec une personne, il se déplace et bloque les roues, le fauteuil s'arrête tout net ; or, une pression d'une centaine de grammes suffit pour faire agir cette défense. Les jambes des piétons seront donc mieux traitées par les fauteuils de l'Exposition de Saint-Louis qu'elles ne l'ont été par ceux de l'Exposition de 1900. Il est vrai que nous ne voyons pas comment ces automobiles sans danger (ce qui est nouveau) pourront pénétrer dans une foule, si elle n'y met pas de bonne volonté. On peut prévoir nombre de circonstances où ils seront arrêtés en permanence. Le siège de ces fauteuils peut recevoir deux personnes ; ils ont même un strapontin à l'arrière pour prendre un conducteur ou un guide, si on le désire. Mais on ne saurait trop insister sur ce point que la conduite de ces petites machines peut être confiée à toutes les mains.

Les fauteuils roulants de l'Exposition de Saint-Louis

La grande Exposition de Saint-Louis aura naturellement ses fauteuils roulants ; mais le temps a marché depuis 1900, et on ne saurait se contenter aujourd'hui des véhicules péniblement traînés ou poussés par les mains de pauvres diables. Les fauteuils de Saint-Louis seront automobiles et d'une construction si simple que l'on ne sera pas obligé d'accepter la compagnie d'un conducteur qui, dans nombre de cas, ne serait pas plus agréable que celle des hommes de peine de jadis.

La mise au point de ces nouveaux fauteuils a coûté trois années d'études et de recherches à leur inventeur, M. Semple-S. Scott.

La machine de ces sièges est disposée de telle sorte que la vitesse sera toujours la même, 4,800 verges à l'heure, en montant ou en descendant. Le passager n'aura au-

NOTRE DESTINÉE EST-ELLE ÉCRITE DANS LES ASTRES ?

S'il était vrai que notre destinée eût été une fois pour toutes déterminée par l'influence des constellations et des planètes ! S'il y avait des moyens pour lire au ciel les événements futurs, comme dans un livre toujours ouvert ! Beaucoup de gens l'ont cru, plusieurs le croient encore, et si l'astrologie est aussi vieille que le monde civilisé, elle n'a pas cessé de conserver parmi nous des adeptes fervents. Sur quels principes fondent-ils donc leurs raisonnements ? Quels faits invoquent-ils à l'appui de leurs théories ? Et quel avenir peut-on assigner à cette science qui prétend révéler l'avenir ?

Vers la fin du XVIII^e siècle, habitait, rue du Puits-de-l'Ermite, dans un faubourg parisien, un vieillard que les uns disaient sorcier, les autres fou. La maison, au front de laquelle grimait le numéro treize, était haute et froide, et des moisissures couvraient ses murs crevassés. Dans la chambre qu'il occupait au-dessus du cinquième étage, une table boiteuse supportait de vieux manuscrits et des cartes bariolées d'hieroglyphes. Courbé sous le poids des années, l'étrange locataire demeurait assis sur un fauteuil éventré, vêtu d'un surtout vert-olive, d'un gilet noir et d'un pantalon de satin marron. Il avait le visage creusé par les jeûnes, des yeux bleus très doux. Il s'appelait Pierre LeClerc ; on l'appelait le père Pierre. C'était un ancien bénédictin qui, chassé de son couvent en 1790 par la suppression des ordres religieux, s'était réfugié à soixante-six ans dans ce taudis.

L'escalier crie, une main heurte la porte. Un jeune homme entre. A peine a-t-il vingt-cinq ou vingt-six ans, il est frêle et pâle, et sa figure maigre, aux longs cheveux plats, a le profil sévère d'une médaille césarienne.

« Je viens, dit-il brusquement, consulter vos diableries. »

Le vieillard sourit, allume une petite lampe de cuivre et pose des questions :

« En quelle année êtes-vous né ? »

— En 1769.

— Dans quel mois, et quel jour ?

— Le quinzième d'août.

— Écrivez sur ce carton vos nom et prénoms dans leur ordre exact. »

Le vieillard, à son tour, sur le même carton, écrit des nombres, calcule, examine, réfléchit, et, lentement, dans une langue obscure pour les profanes :

« Sept jours avant votre naissance, dit-il, dans la nuit du 8 au 9 août 1769, une grande comète est apparue dans les cieux, vers la fin de la constellation du « Bélier », et le jour de votre naissance elle entrait dans le « Taureau », signe « zodiacal » qui, dans votre horoscope, se trouve en « maison X », le lieu de l'Honneur, de la Fortune, de la Puissance. L'examen sommaire de votre « figure genethliacque » annonce, au premier coup d'oeil, deux grands contrastes : ascension et chute... Attendez. « Mars » conjoint au soleil prédit que votre fortune périllera, mais les « arcanes d'Hermès » me révèlent que vous êtes appelé à la plus haute ascension à laquelle un homme puisse aspirer. Vous règnerez !

— Vous êtes fou ! s'écria le jeune consultant. Je suis un officier sans fortune et sans avenir. Aubry, le chef du comité de la guerre, vient de me rayer des cadres de l'armée active. Napoléon Bonaparte n'est même plus soldat ! »

C'est à peu près en ces termes que l'un des plus érudits historiens de l'astrologie, Christian, astrologue lui-même, raconte la première entrevue de Bonaparte avec le Père Le Clerc. Bonaparte devait, par la suite, le consulter encore, puis, une fois maître de la France, l'abriter dans son palais. Qu'est-ce donc que cette science mystérieuse dont un Bonaparte put se montrer préoccupé et qui, si elle fait sourire beaucoup d'entre nous, a encore ses adeptes fervents ?

DES PREDICTIONS QUI SE REALISENT. — PREVISIONS OU COINCIDENCES ?

L'astrologie est vieille comme le monde. Elle est un des mille et un moyens dont les hommes se sont avisés pour tâcher de percer les mystères

de l'avenir. C'est l'art divinatoire fondé sur l'observation des astres et des phénomènes célestes. Tandis que l'astronomie borne ses recherches aux propriétés physiques des astres, l'astrologie étudie leur influence sur les événements de notre globe. Elle affirme que l'état du ciel observé au moment de la naissance de chacun de nous donne des indications certaines sur notre destinée.

Comme il serait curieux, en effet, de savoir tout ce qui nous arrivera ! Et combien il serait commode que notre destinée eût été une fois pour toutes écrites au ciel ! Nous n'aurions plus d'effort à faire ni de responsabilité à encourir. Nous assisterions en témoins aux événements de notre vie.

Déjà les prêtres de Chaldée étaient réputés pour posséder les secrets de la science mystérieuse ; ils l'enseignèrent aux Egyptiens, qui la transmirent au monde gréco-romain, d'où elle passa chez les Arabes et se répandit en Espagne, en Italie, en France. Sa vogue fut prodigieuse. L'Eglise eut beau anathématiser les astrologues et les excommunier, on ne cessa de les consulter. Catherine de Médicis et Charles IX ont pour astrologue Michel de Notre-Dame (Nostradamus), célèbre pour avoir prédit la mort de Henri II. Car, telle est la cause de la faveur qui s'attache à l'astrologie, on cite plusieurs de ses prédictions, qui se sont réalisées, et cela sous des conditions vraiment bien faites pour frapper l'imagination.

Par exemple, Luc Gauric, auteur du « Tractatus astrologicus », avait annoncé l'élévation de Léon X au pontificat. Etant à Bologne, le même Gauric prédit au tyran de cette ville, Jean Bentivoglio, qu'avant un an il perdrait ses Etats.

Marie-Antoinette la mort terrible qui les attendait.

Nous avons réservé pour la fin celle de ces prédictions qui est vraiment la plus saisissante.

En 1414, Pierre d'Ally, qui fut chancelier de l'université de Paris, et Gerson, calculèrent et publièrent dans leur ouvrage : « Imago mundi », qu'en France une révolution politique et religieuse se produirait en l'an 1789.

L'exemplaire de l'« Imago mundi », qui est à la bibliothèque de Douai, à tous les caractères d'une parfaite authenticité ; son papier, les caractères typographiques, les abréviations et les signes usités au début du XV^e siècle suffiraient à l'attester.

Or, voici, littéralement traduit du latin, le texte qui se trouve au 113^e feuillet de l'ouvrage. Il y est dit en propres termes :

« De nombreuses, grandes et étonnantes altérations et transformations du monde, et surtout à propos de lois et de sectes religieuses, auront lieu en l'an 1789. »

C'est la Révolution française prédite au XV^e siècle dans son caractère et avec sa date, grâce à l'astrologie.

DIS-MOI QUELLE EST TA PLANETE, JE TE DIRAI QUI TU ES

Tant de curieuses constatations ne peuvent manquer de nous inspirer pour le moins le désir de savoir sur quels principes repose l'astrologie.

Voici comment raisonnent les théoriciens. Puisque, disent-ils, la nature tout entière subit l'influence des astres, ainsi que le prouve le phénomène des marées, comment la vie humaine, elle seule, y échapperait-elle ? L'action de chaque astre doit dépendre non seulement de sa position dans le ciel, mais de son rapport avec les astres voisins. Il y a dans le ciel deux sortes d'astres, les étoiles fixes et les planètes errantes ; de là une multiplicité infinie de combinaisons possibles.

Tout d'abord, on distingue, entre les étoiles fixes, les constellations que parcourt annuellement le Soleil ; on les répartit en douze groupes qui sont les douze « maisons » du Soleil, à chacune desquelles on a donné un nom et attribué un signe distinctif. Ces noms sont : le « Bélier », le « Taureau », les « Gémeaux », le « Cancer », le « Lion », la « Vierge », la « Balance », le « Scorpion », le « Capricorne », le « Verseau » et les « Poissons ». Ainsi fut constitué le « Zodiaque », qui est resté dans notre calendrier.

Avec l'influence des constellations se combine celle des planètes. Les planètes des astrologues sont : le « Soleil », la « Lune », « Vénus », « Mercure », « Saturne », « Jupiter » et « Mars ». Suivant que vous serez né sous telle ou telle planète, vous aurez telles ou telles qualités physiques, intellectuelles, morales.

Voici, d'après Desbarrolles, quelques traits de la « signature astrale » qui, prétend-il, ne trompent jamais. On ne manquera pas d'admirer la précision, la diversité et la minutie des détails qui y sont prévus.

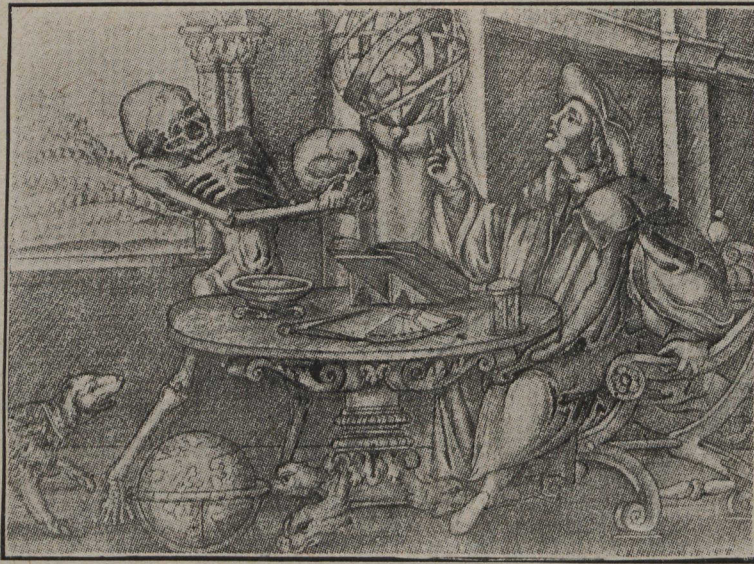
Les Saturniens sont maigres, pâles et grands. Ils ont la démarche lente, les yeux noirs et tristes, et les mains noueuses. Toujours mécontents, défiants et orgueilleux, ils sont du reste laborieux et patients.

Les Jupitériens sont au moins de taille moyenne, ni trop gras, ni trop maigres, avec une fossette au menton. Ils deviennent chauves prématurément.

Les Martiens ont la tête courte, les cheveux épais, les joues osseuses, la poitrine très large. De profession, ils sont bouchers, chirurgiens, dentistes, et deviennent facilement tueurs d'hommes, si, en même temps, Saturne jette son ombre sur la planète Mars.

Les Solaires sont beaux et bien faits. Imitateurs et perfectionneurs plutôt qu'inventeurs, ils inclinent la tête un peu à droite. Ils ont beaucoup de logique, ils voient juste.

Les Lunaires sont de taille élevée, de cheveux blonds, de nez court, et myopes. Ils sont capricieux et fantasques, en même temps que flegmatiques et paresseux.



La Mort et l'Astrologue. — D'après une gravure du XVII^e siècle. Comment ceux qui prétendaient pouvoir prédire l'avenir auraient-ils ignoré leur propre destinée ? C'est là ce que signifie cette gravure où l'on voit un vieil astrologue accueillant la mort sans surprise et montrant par son attitude qu'il savait son heure venue.

Irrité de cette prédiction, Bentivoglio le fit emprisonner et mettre à la torture... L'année suivante, le pape Jules II réalisa la prophétie en chassant le despote de Bologne. C'est encore lui qui annonce à la veuve de Henri II que Saint-Germain la verra mourir. Aussitôt Catherine fuit tous les lieux, toutes les églises qui portent ce nom. Elle ne va plus à Saint-Germain-en-Laye, et même, parce que son palais des Tuileries se trouve sur la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois, elle se retire dans un hôtel qu'elle possède près de Saint-Eustache, où elle élève un petit observatoire pour épier, durant les nuits claires, le mouvement des cieux et quêter des présages. A l'agonie, elle demande un prêtre... Celui qui vient, l'évêque de Nazareth, se nomme Nicolas de Saint-Germain !

Morin, médecin réputé en son temps et qui enseigna les mathématiques au Collège Royal, fut chargé d'examiner l'horoscope d'un personnage de la cour dont on lui cache le nom : il n'hésita pas à annoncer que ce personnage, quel qu'il fût, mourrait sur l'échafaud ; et il persista dans son affirmation, lorsqu'il apprit qu'il s'agissait du grand écuyer Cinq-Mars, favori de Louis XIII. Ce courtisan s'était moqué de la prédiction ; or, on sait qu'il eut la tête tranchée par le bourreau.

Le Cardinal de Richelieu s'éprend de ces singulières études et en admet les adeptes dans sa familiarité. Au XVIII^e siècle encore, les pratiques de l'astrologie sont d'usage courant. Le célèbre Cagliostro avait, dit-on, prédit à Louis XVI et à

ALLONS FAIRE TIRER NOTRE HOROSCOPE

Peut-on, aujourd'hui encore, se faire tirer son horoscope ? L'auteur de cet article a voulu en faire l'expérience.

Au fond d'une petite cour, rue de Douai, montons trois étages. Sur une porte, une plaque : "Dr Ely Star". Un cabinet tapissé de rouge, garni d'un mobilier bourgeois. Au-dessus de la cheminée, un cadre présente ces mots en grandes lettres dorées : "Consultation : 20 francs". Sur une table, devant laquelle un grand fauteuil a l'air d'attendre un patient, un carton circulaire et polychrome s'étale : de loin on dirait un jeu d'osé ; en s'approchant on distingue quatre cercles superposés, et divisés en rectangles où s'abritent les figures représentant les signes du Zodiaque et les hiéroglyphes représentant les planètes.

Une portière s'est soulevée. Un petit homme à barbe grise, aux yeux très doux, est entré et s'incline. C'est le docteur Ely Star. Il nous fait asseoir et nous pose les questions d'usage.

"Quand êtes-vous né ? Où était le Soleil le jour de votre naissance ?"

Sous les doigts agiles du docteur Ely Star, les quatre cercles du carton tournent, puis s'arrêtent, et leur position reproduit, identiquement, les positions qu'occupaient les planètes à la date indiquée.

"La planète qui régit l'année de votre naissance est Mars, nous déclare le docteur.

Vous êtes homme d'action. Vous ferez beaucoup de voyages. Vous pourrez épouser une femme de nationalité étrangère, jolie, de grands yeux, bonne, candide...

"Soignez-vous attentivement cette année, surtout en juillet. Oh ! n'entreprenez rien, ce mois-là."

Tenons-nous-le pour dit !

Prié un jour de tirer l'horoscope d'une dame, Ely Star présagea un danger de mort vers la vingt-sixième année du sujet, du 22 juillet au 2 août, et par le fait de grands animaux. A la lecture de cette révélation, la consultante faillit avoir une syncope. Sujet magnétique extraordinaire, elle devait le lendemain s'engager avec un impresario pour des expériences d'hypnotisme extatique dans une ménagerie. Elle se considéra comme avertie et renonça à ces périlleux exercices.

L'ASTROLOGIE DEVIENDRA-T-ELLE UNE SCIENCE ?

Comme on le voit, les astrologues de notre temps ne portent plus de robes de soie noire constellées de signes zodiacaux et de figures planétaires. Ils n'ont plus d'oratoires ni même d'observatoires. Outre quelques livres anciens, on ne voit chez eux que l'Annuaire du Bureau des Longitudes. Au reste, ce sont des hommes-cultivés, d'esprit moderne, médecins, professeurs, juristes. Pour la plupart ils se refusent énergiquement à dire la bonne aventure. Ils croient que l'astrologie traditionnelle doit être débarrassée de toutes les fantaisies qu'y ont introduites des charlatans, et être reprise à pied d'oeuvre selon la méthode critique des sciences modernes, avant de permettre des prédictions particulières dignes de foi. C'est ce que nous dit M. Solva, auteur des "Déterminations Astrologiques".

M. Flambarl, ancien élève de l'école Polytechnique, nous parle dans le même sens.

"L'astrologie que nous voulons faire, dit-il, est une science expérimentale, une science de faits comme la chimie ou la physique, établie par les mêmes méthodes."

Il y a en France une revue d'astrologie et d'alchimie : "Rosa Alchemica".

"Je sais, nous dit l'un de ses directeurs, M. Edouard d'Hooghe, que de grandes revues anglaises et américaines consentent à prédire l'avenir et le font parfois avec succès.

"L'une d'elles avait prédit la date de la mort de la reine Victoria. Evans Hugh, dans le numéro d'avril 1901 de "Coming Events", annonçait que le couronnement projeté d'Edouard VII ne pourrait avoir lieu.

"L'Old Moore Almanach" prédisait au début de l'année les tremblements de terre qui ont dévasté la Martinique.

"Les revues américaines font remarquer que la comète d'Encke fut visible au ciel, du 15 janvier au 15 juin 1865 ; le 15 août, Lincoln, président des Etats-Unis, était assassiné. Le 20 août

1881, elle reparait : Garfield, président des Etats-Unis, est assassiné et meurt en septembre. Elle revient en août 1901 : le 6 septembre, MacKinley est assassiné...

"Mais, pour ce qui est de nous autres, Français, nous nous préoccupons surtout de faire de l'astrologie une science."

Ces réponses nous dictent notre attitude. Puis-



Un Astrologue dans son Observatoire.—Beaucoup d'astrologues, au moyen âge, se livraient aussi aux pratiques de l'alchimie. Tel est, comme l'indiquent le soufflet et la cornue placés à côté de lui, le cas du vieux magicien au type si saisissant que l'artiste nous montre ici, assis dans un fauteuil sur lequel trône une chouette.

que l'astrologie doit devenir une science positive, nous attendrons qu'elle y soit arrivée. Jusqu'à, les astrologues eux-mêmes ne pourront nous savoir mauvais gré si nous nous tenons soigneusement sur la réserve, et si nous nous faisons une règle de cette prudence dont le proverbe dit qu'elle est la mère de la sûreté.

L'ORIGINE DU MOT AMÉRIQUE

Comment et par qui le monde nouveau, découvert par Christophe Colomb, a-t-il été baptisé du nom du voyageur florentin Amerigo (ou Albericus) Vespucci ?

De savantes recherches ont été récemment entreprises à ce sujet par le professeur Elter de Bonn et par le révérend J. Fischer, professeur d'histoire et de géographie au collège Stella Matutina, à Feldkirch (Vorarlberg).

Ils ont découvert, dit la "Revue Diplomatique", que le premier ouvrage où figure le nom "d'America" est la "Cosmographia Introductio", publiée à Saint-Dié, dans les Vosges, en 1508, par le géographe allemand Martin Waldseemüller. Ce dernier prend soin, d'ailleurs, d'expliquer que le quatrième continent ayant été découvert par "Amerigum Vesputium", il ne voit aucune raison pour ne pas donner à cette terre le nom d'Amerigo, ou mieux, le féminin America. L'Europe et l'Asie ayant reçu également des noms féminins.

Les cartes qui accompagnent l'ouvrage de Waldseemüller portent également le nom d'America.

Ce nom ne s'applique au reste qu'à la partie alors connue des côtes de l'Amérique du Sud, que l'on croyait séparée des terres situées plus au nord par un bras de mer ; quant à ces dernières, on continuait encore à supposer, comme l'avait cru Christophe Colomb lui-même, qu'elles n'étaient autre chose que l'extrémité du continent asiatique. D'où le nom d'Indes occidentales sous lequel on les a longtemps désignées.

Ce ne fut que plus tard que le géographe allemand reconnut son erreur. Il publia un nouvel atlas dans lequel le mot "America" était remplacé par "Brasilia" sur les territoires américains du sud. Ces nouvelles cartes étaient accompagnées d'une légende où on lisait : "Ces contrées

furent découvertes en plusieurs voyages, vers l'année du Seigneur 1492, par des navigateurs espagnols et portugais. Les commandants des expéditions furent, le premier, le Génois Christophe Colomb, le suivant, Pierre Aliarès Cabral, et le troisième, Albéricus Vespucci".

Mais il était trop tard. La carte de 1507, tirée à un millier d'exemplaires, était déjà fort répandue, et le nom d'Amérique adopté partout et définitivement.

COMMENT DEVONS-NOUS PLAIRE ?

J'ai reçu d'une de mes lectrices une lettre bizarre et dont la teneur m'a profondément étonnée.

"Voudriez-vous, madame, me dit-elle, être mon guide moral et me conseiller en tout ? J'ai à vous poser une question dont la réponse me préoccupe fort, et sera pour moi la sentence irrévocable et sans appel : dites-moi, je vous prie, à quel âge je dois renoncer à plaire, pour ne pas être ridicule ?"

Voilà, je vous assure, une interrogation qui me déconcerte parce qu'elle me révèle un état d'esprit, un courant d'habitudes absolument contraire au bon sens et à la véritable politesse.

A quel âge une femme doit renoncer à plaire ? Mais à aucun âge ! Mais n'est-ce pas l'un des rôles essentiels et primordiaux de la femme de se rendre agréable toujours, en toute circonstance, à toute époque de sa vie, et sans se lasser jamais ?

Ce n'est pas que je m'égaré sur le sens qu'il faut attribuer aux paroles de ma correspondante, mais je le réproûve de toutes mes forces, et je veux le combattre ici.

La question telle qu'elle la comprend pourrait se développer de la sorte :

"A quel âge dois-je cesser de me friser, de me poudrer, de minauder, de serrer mon cou dans un carcan, de m'étouffer dans un corset, de porter des souliers trop étroits ? A quel âge dois-je abandonner les coquetteries des jeunes, les sourires doux, les yeux caressants ou rêveurs ? A quel âge dois-je renoncer à la prétention et à l'espoir de faire tourner des têtes, ou battre des coeurs, d'occuper la pensée d'un homme, d'inspirer des vers." Etc...

Quand la limite qu'elle se sera assignée sera atteinte, cette même personne si vivante, si soignée, si parée, abandonnera tout effort ; elle se négligera et sa tenue, son esprit, son coeur perdront même cette légitime coquetterie qui accentue et rehausse le charme féminin.

Comme c'est mal comprendre la tâche de plaire dévolue à la femme que de la limiter à ces minauderies, à ces recherches de toilette, à ces poses sémillantes ou langoureuses dans lesquelles s'égarait la simplicité native de nos jeunes filles !

La femme doit plaire toujours, sans se lasser, mais avec les moyens différents que son âge autorise ; lorsqu'elle n'aura plus de belles boucles blondes folâtrant sur un front de lis, qu'elle ait des cheveux gris, bien soignés, relevés avec noblesse sur un visage calme et souriant ; quand elle n'aura plus l'entrain de la jeunesse qui la rend sémillante, elle s'efforcera d'avoir une expression bienveillante et gracieuse ; quand elle aura perdu sa taille souple, elle mettra des vestes flottantes sans doute, mais si soignées, si bien faites qu'elle sera encore un plaisir pour les yeux.

A tout âge une femme doit s'appliquer à être agréable, charmeuse ; à attirer les coeurs par ses qualités aimables ; à séduire par le feu de sa conversation, par son esprit, son coeur.

Mais ce rôle si complexe et qui exige d'elle une application soutenue, une volonté persévérante, un travail assidu, n'atteindra vraiment toute sa grandeur que s'il est désintéressé ; à aucun âge, pas plus dans sa jeunesse que dans sa maturité, une femme ne doit chercher à plaire dans le but pratique et précis de faire certaines conquêtes flattant sa vanité ou son intérêt ; mu par un tel désir, elle serait forcément inégale et capricieuse.

Elle doit répandre autour d'elle un charme pénétrant comme un fleur répand son parfum, parce que c'est de son essence même, et le faire pour tous avec un délicieux naturel.

Mme ELISE

LE DOUBLE AFFÛT

— Mon cher — me dit mon ami Cahuzac — des lions, en Algérie... il n'y en a plus... on prétend bien qu'il y en eut autrefois... mais nul n'est forcé de croire ce que l'on dit :

— Le lion doit être mis dans la même galerie que le fameux serpent de mer. En Algérie, tout le monde parle du lion et jamais personne n'en a vu... sauf un Européen, un Français de France, le célèbre héros de Tarascon, l'immortel Tartarin.

— A part lui, nul chez nous ni chez les Arabes n'entendit rugir le seigneur à grosse tête.

Cette déclaration de mon ami Cahuzac ne m'étonna qu'à demi, cependant, je ne la crus qu'à moitié.

Mon ami Cahuzac est petit-fils de colon venu derrière les armées de la conquête, il a habité l'Algérie depuis sa naissance et connaît le département d'Oran comme personne.

Je devais le croire. Néanmoins, je crus pouvoir faire une objection.

— Cependant — lui dis-je — pas souvent je le reconnais, mais de temps en temps, on entend dire que le seigneur à grosse tête a enlevé un cheval, quelques moutons, ou un boeuf à une tribu.

— Oui — répond-il avec un sourire sceptique — oui, de temps en temps on le dit, mais si tu étais plus au courant des moeurs et des habitudes des Arabes, tu saurais que ces fils de grande tente, voleurs et menteurs par excellence, ne sont pas toujours très habiles, ou ne peuvent pas l'être à cause des circonstances.

— Tu vas comprendre en quelques mots : tu sais qu'au fur et à mesure que le seigneur Soleil tout puissant ici, s'en donne à coeur joie de sécher les maigres ruisseaux, les lacs, les mares emplies par les pluies d'hiver, de tout griller dans la plaine, enfin, de remplir son rôle de soleil inexorable, au fur et à mesure — dis-je — que dans la plaine l'herbe et l'eau deviennent rares, le colon, l'éleveur envoie ses troupeaux vers les montagnes.

— Sur les hauts plateaux, la fraîcheur est plus durable, l'eau ne tarit jamais, les ruisseaux étant alimentés par la fonte des neiges éternelles, et l'herbe est à peu près inépuisable.

— Les troupeaux trouvent là tout ce qui leur est nécessaire.

— Je ne te décrirai pas le tableau pittoresque au départ des cheptels et la marche de ces milliers et milliers de moutons, de boeufs, leur marche vers la montagne... C'est pour nous un coup d'oeil à la fois magnifique et attristant.

— Magnifique en ce sens que c'est beau, grandiose, et nous reporte à quelques mille ans en arrière, au temps où se vivait ce qu'on appelle l'Histoire Sainte.

— Attristant en ce sens plus prosaïque que c'est une partie de notre fortune qui s'écarte de nous, s'en va au loin, sinon vers l'inconnu, du moins à l'aventure et sous la seule garde et responsabilité de gardiens arabes, en qui nous n'avons à juste raison qu'une confiance très limitée.

— Et les troupeaux restent dans la montagne trois mois et redescendent lentement vers la plai-

ne à l'apparition des premières pluies et quand la terre se couvre d'un nouveau duvet vert.

— Or, au retour il manque toujours un nombre respectable de têtes de bétail au cheptel. Les bergers ont droit d'en abattre un chiffre fixe pour leur nourriture, chiffre qui doit être compensé par les naissances attendues. Mais ces naissances arrivées, le troupeau quand même retourne en plus petit nombre.

— La réponse est toujours la même : "C'est le lion qui a mangé ce qui manque."

— Ah ! Il a de bonnes épaules, le lion, pour supporter tous ces vols. La vérité est que les bergers font le commerce en chemin et vendent la bête que le lion soi-disant doit dévorer.

— Je dois dire que, parfois, la panthère dévore un mouton égaré, mais c'est bien rare... Quant au lion, il n'y en a que dans les rapports mensongers de nos bergers.

Et Cahuzac ajouta :

— D'ailleurs, mon cher, tu pourras t'en rendre compte par toi-même, car j'ai l'intention de t'em-

mener jusqu'à sept... Trois jours après, nous étions arrivés au territoire de pâturage que Cahuzac s'était fait adjuger.

Les bergers avaient établi leur douar dans un endroit assez abrité et pittoresque. L'arrivée du maître ne leur causa pas une maigre surprise. D'autant que quand nous arrivâmes à leurs tentes, un des bergers était en train de faire rôtir à la broche, c'est-à-dire au moyen d'une branche d'arbre supportée par deux appuis en forme d'X au-dessus d'un feu de racines de lentisques, qui fleurait délicieusement, un mouton tout entier et d'aspect des plus appétissants.

— C'est un de ceux que le seigneur à grosse tête mangera — me dit Cahuzac en souriant.

Mais comme les bergers ont droit à un certain nombre de têtes, ce mouton pouvait être compris dans ce nombre. Cahuzac, le meilleur homme du monde, ne dit rien.

Il fit dresser une tente pour nous deux, car nous devions rester là plusieurs jours.

Ah ! les bonnes parties de chasse que nous fimes là, les beaux coups de fusils. Les animaux, guidés par l'instinct, font ce que les colons font exécuter dans leurs cheptels, ils quittent la plaine et remontent vers les hauts plateaux.

Il faut dire que derrière eux viennent les fauves, les carnassiers.

Or, un soir, comme après le café nous allions, Cahuzac et moi, nous retirer sous notre tente, nous entendîmes dans le lointain une sorte de roulement, de cri grave, lourd et puissant, qui s'en alla roulant d'échos en échos.

Aussitôt, parmi les animaux parqués pour la nuit dans les ranchos entourés de hautes épines, une agitation se produisit, une inquiétude se manifesta, nos chevaux mêmes se mirent à dresser les oreilles, à gratter du pied nerveusement.

Les boeufs et les moutons se rangèrent en rond... les boeufs s'accoutant et montrant dehors une forêt de cornes.

— Hé ! Hé ! — fis-je à Cahuzac — mais on dirait le cri du lion !

Cahuzac était légèrement têtue. Il ne voulut pas en convenir.

— Allons donc, — répondit-il. — Rien ne ressemble au cri du lion dans le lointain comme le beuglement du chameau... ce que nous avons entendu, ça doit être le bonsoir que quelque porte-bosse



LE DOUBLE AFFÛT

mener avec moi, j'ai un acheteur pour un millier de têtes, et je vais en préparer le retour, nous partons demain.

Une des qualités de l'Algérien, c'est la décision, la promptitude dans l'exécution d'une affaire convenue.

Je me trouvais de passage à Tlemcen, la capitale des rois arabes, la ville aux oliviers centenaires, aux mosquées de marbre bleu. Mon ami Cahuzac possède une ferme assez importante dans les environs.

Le lendemain, donc, à la première heure, on peut le dire, car il était à peine une heure et demie après minuit, nous étions à cheval, nous dirigeant vers le contrefort de l'Atlas, qui partage l'Algérie et va mourir au Maroc.

Nous ne pouvions, à cause de moi surtout, peu habitué à la forte chaleur, voyager que jusqu'à dix heures du matin. Il faisait trop chaud et nos chevaux avaient besoin de se reposer pour reprendre l'étape du soir, qui commençait à quatre

adresses à la lune.

Les bergers avaient entendu, eux aussi, ils accoururent à notre tente.

— Sidi — dirent-ils à Cahuzac — tu as entendu le seigneur à grosse tête !

Et dans leurs yeux noirs il passa un éclair de terreur et de joie... car si l'on redoutait le lion, sa présence constatée par le maître justifierait un plus fort déchet au retour.

Cahuzac parla et eut en apparence raison, car on n'entendit plus le cri redoutable.

Deux jours se passèrent, nous étions retournés à la chasse, comme d'habitude.

Nous avions découvert un filet d'eau coulant dans des rochers, à quelque distance où venaient s'abreuver les gazelles.

À la tombée de la nuit, nous allâmes, rassurés désormais, n'ayant pas relevé de trace de lion, nous mettre à l'affût, comptant abattre quelques-unes de ces jolies bêtes aux yeux langoureux.

Nous étions là depuis assez longtemps, protégés

gés par les rochers, qui formaient au-dessus de nos têtes comme un toit, et nous attendions avec cette patience nécessaire aux chasseurs la gazelle altérée.

Tout à coup, un froissement d'herbes, un petit reniflement qui est le cri de la gazelle, et nous apercevons un de nos gracieux animaux.

La gazelle débouche d'un fourré de cactus et se met lentement, prudemment à descendre pas à pas vers le ruisseau.

Elle regarde de tous côtés en animal craintif, qui se doute qu'il est destiné à être proie.

Sent-elle quelque chose de dangereux, nous a-t-elle éventés ?

Cahuzac, le plus près, épaula son arme.

Tout à coup, au moment où il va tirer, un cri épouvantable retentit et, au-dessus de nos têtes, passe quelque chose d'énorme, de formidable, qui tombe sur la malheureuse gazelle, clouée au sol par la terreur.

Cahuzac fait feu, et cette masse fantastique qui vient de passer au-dessus de nous, frôlant nos casques, le lion enfin... car c'était lui, touché par la chevrotine destinée à la gazelle, s'arrête... se dresse furieux, battant l'air de sa puissante queue, cherchant d'où vient le coup qui l'a atteint. Le lion paraît fantastique, ainsi, mais Cahuzac, toujours calme, remet tranquillement son arme en joue et tire à nouveau.

Le seigneur à grosse tête a vu l'éclair. Il bondit de ce côté, nous sommes perdus.

Cahuzac vivement arrache le fusil de ses mains, qui tremblent affreusement, non de peur, mais d'émotion, et de nouveau il épaula et fait feu. Le lion bondit encore, il passe au-dessus de nous, et puis il s'arrête à quelques pas, voyant mieux ses adversaires, et prêt à se jeter sur eux.

Mais le second coup de fusil l'arrête dans son élan. Il vacille, chancelle, et comme il se ramasse pour bondir, il fléchit sur ses jambes et tombe.

Cahuzac venait de le tuer : c'était le lion qui, comme nous, avait découvert l'abreuvoir des gazelles, et se tenait en même temps que nous tout à côté : à l'affût.

Notre retour au douar fut un triomphe.

Comme je m'étonnais qu'il ait pu tuer un lion avec des chevrotines, Cahuzac me fit cet aveu :

— Je n'admets pas officiellement la présence du lion, mais je prends des mesures contre la rencontre. Ainsi, ton fusil et le mien sont chargés, non pas avec des chevrotines, mais avec des balles à pointes d'acier.

Et il conclut désespérément :

— Tu ne te doutes pas, mon cher, ce que cette malheureuse peau de lion va me coûter cher, à présent.

— Moi qui ai toujours nié le seigneur à grosse tête... me voilà victime de ce double affût.

MAX BERTIN.

POURQUOI L'ON DIVORCE EN AMÉRIQUE

LES MARIS QUI RONFLENT. — UNE FEMME TROP BONNE MENAGÈRE. — OU POSER SES CHAUSSURES ? — LE POTAGE EST TROP CUIT !

Dans un précédent article nous avons conté quels singuliers motifs invoquent les Américains des deux sexes pour rompre la chaîne matrimoniale. Chaque courrier venu de là-bas nous apporte de nouveaux exemples de la mansuétude des tribunaux rendant la liberté à qui sait se plaindre de sa moitié d'une façon ingénieuse ou comique. Divorcer est un jeu très américain. Esquissons encore quelques types de joueurs particulièrement drôles.

L'HOMME VENTILATEUR

A Baltimore, c'est une dame qui accuse son mari... de ronfler. Le cas ne passe pas pour pensable en Europe ! Mais il est des ronfleurs de puissances différentes. L'incriminé, au dire de sa femme, surpasse tous ceux que l'on a pu entendre jusqu'à ce jour. Son souffle soulève les rideaux du lit. Et les co-locataires du pauvre homme prétendent qu'il se livre à des expériences sur les moteurs, la nuit, tant il gronde avec ampleur.

— Mon existence, dit la dame, est un supplice incessant. Dans toutes les maisons où nous fixons notre domicile, le propriétaire nous accable de papier timbré !

Les magistrats délivrent la plaignante de son "orgue".

Dans l'Ohio, à Colombus, un mari demande à se séparer de son épouse, parce qu'elle est trop propre. Ecoutez son réquisitoire :

— Sans doute, messieurs les juges, les motifs que j'invoque pour obtenir la rupture d'une union devenue odieuse vous semblent, à première vue, fantaisistes. Oui, j'ose reprocher à ma femme les soins ridiculement méticuleux qu'elle donne à notre intérieur ! Je vais brièvement vous peindre mon martyre :

— Je ne puis entrer chez moi sans piétiner, dix minutes durant, les trois paillassons que ma femme a disposés, l'un sur le palier, les deux autres dans le vestibule.

— Et à peine ai-je mis le pied sur le parquet ciré et frotté par ma chère épouse, qu'il m'est impossible d'éviter la glissade. C'est un vrai skating ! Et les amis qui viennent me rendre visite doivent, dès l'entrée, plonger leurs chaussures dans de grosses pantoufles de feutre pour ne pas se rompre le cou !

— L'an dernier, l'excessive propreté de ma femme me valut deux entorses et un conflit dangereux avec l'angle d'une table. Je suppliai madame de frotter moins vigoureusement. Elle se mit en devoir d'user son parquet avec une énergie endiablée.

— A table, autres chansons ! Tout d'abord, il m'est interdit de m'asseoir deux jours de suite sur la même chaise, pour ne pas dépareiller l'ameublement de notre salle à manger. Puis, je dois rompre mon pain sans faire de miettes. Pour une nappe tachée, je... je suis privé de dessert huit jours durant.



Ce n'est pas un nez qu'a cet homme, c'est un tuyau d'orgue

— Ah ! messieurs les juges, ma femme est si propre qu'elle essuie à l'aide d'un plumeau une aquarelle toute fraîche ou un pastel non encadré ! Ma femme est si propre, messieurs du tribunal, qu'il me faut mettre, par son ordre, un bonnet de nuit pour ne pas salir la toile vierge de ses oreillers. Depuis cinq ans je subis semblable tyrannie !

— Par Dieu ! j'en ai assez de cette propreté. Rendez-moi la vie libre et insouciant des vieux garçons. J'aime mieux dormir sous un ciel de lit en toiles d'araignée que dans la chambre préparée par ma chère épouse. C'est un dortoir pour les anges, et je ne sais jamais où déposer ma culotte ainsi que mes chaussettes !

Le tribunal remit son jugement à huitaine, un peu embarrassé par ce cas tout nouveau.

LES PLAIGNANTES

Les plaignantes ne manquent pas — comme on l'imagine — de l'emporter sur les hommes dans l'exposé des motifs qui les amènent à fuir un mari détesté.

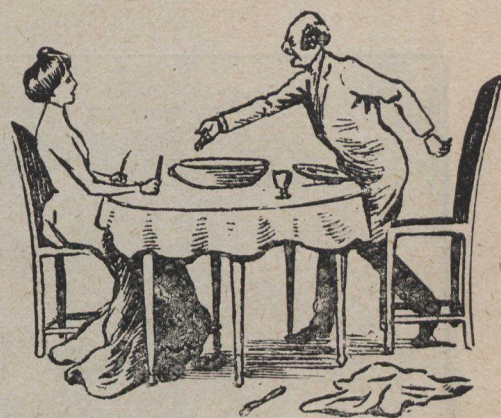
En 1902, on a compté, à Chicago, plus de deux cents divorces pour cause de mauvaise cuisine ; c'est-à-dire que deux cents messieurs ont obtenu le droit de quitter leurs femmes, trop dédaigneuses de leur mission culinaire.

Dans cette même ville une dame demandait aux juges de la délivrer d'un époux trop gourmet.

— Messieurs, — disait la femme, — mon mari n'a aucune conscience de ses devoirs de chef de famille. Nous sommes riches l'un et l'autre, et pouvons engager un cuisinier français. Mais, par tyrannie, M. Dabson m'impose la préparation de ses aliments, et tempête si je "rate" les plats de ses chers. Semblable existence n'est pas

digne d'une femme telle que moi. L'équité du tribunal voudra bien m'en affranchir.

— Non pas, — riposte le mari, — le tribunal vous renverra à vos fourneaux. Je vous épousai,



Madame, ce potage est trop cuit ; vous serez à l'amande

madame, parce que vous aviez acquis une réputation méritée dans l'art de lier les sauces et de rôtir à point un filet de boeuf. Vous connaissez mes goûts. Je suis gourmet, cela est vrai. Mon estomac pâtirait d'une cuisine qui lui serait étrangère. Et j'entends que vous me continuiez vos bons soins ! La loi est formelle, madame. Elle enjoint aux épouses de préparer les mets nécessaires à l'alimentation du mari.

Le tribunal consacre cette thèse un peu égoïste.

— Soit ! fait la dame, je saurai bien me venger !

— Madame, réplique le gourmet, au premier plat brûlé, je confisque tous les romans et tous les journaux de mode qui, depuis quelque temps, ont pris le pas, chez moi, sur les casseroles !

Et ils s'en vont... toujours unis.

CONSEILS PRATIQUES

AUSSI ÉTONNANT QU'INFAILLIBLE ! — Si vous avez un veston ou un pardessus dont le col de velours, soie ou tramé coton, peu importe, soit terni par l'usage, mettez dans le creux de votre main une goutte d'huile d'olive, que vous étendrez. Frottez le col à plusieurs reprises. Il redeviendra aussi brillant que s'il était neuf.

LIQUEUR DE CERISES. — Prenez huit livres de cerises, écrasez-les avec leurs noyaux et faites macérer pendant un mois dans huit chopines d'esprit de vin ou whisky. Couler au bout de ce temps et ajoutez pour chaque pinte de liqueur une once et demie de sucre et filtrez après dissolution. On fait de même le ratafia ou liqueur de framboises ou de gadelles.

POUR FAIRE VOYAGER LES FLEURS. — Pendant les grandes chaleurs, il n'est pas facile de faire voyager des fleurs fraîches. Voici cependant un moyen facile et pratique de préserver les fragiles envois des atteintes de la canicule : Expédier les fleurs dans une boîte en bois, que l'on a soin de faire tremper dans l'eau pendant une heure avant d'emballage.

De cette façon, la boîte, au lieu de pomper l'humidité des fleurs, leur en fournit.

VIN DE RAISIN. — On met tremper le raisin égrené durant huit jours, dans un peu d'eau ; alors on le presse et on le coule, puis on met trois livres de sucre par chaque gallon de jus ; on met ensuite dans des cruches pour faire fermenter, en ayant soin de les mettre à la chaleur, on remue les cruches tous les matins. Quand le vin ne fermente plus, on le met dans un endroit frais jusqu'à ce qu'il ne "sille" plus. Alors on le met en bouteilles.

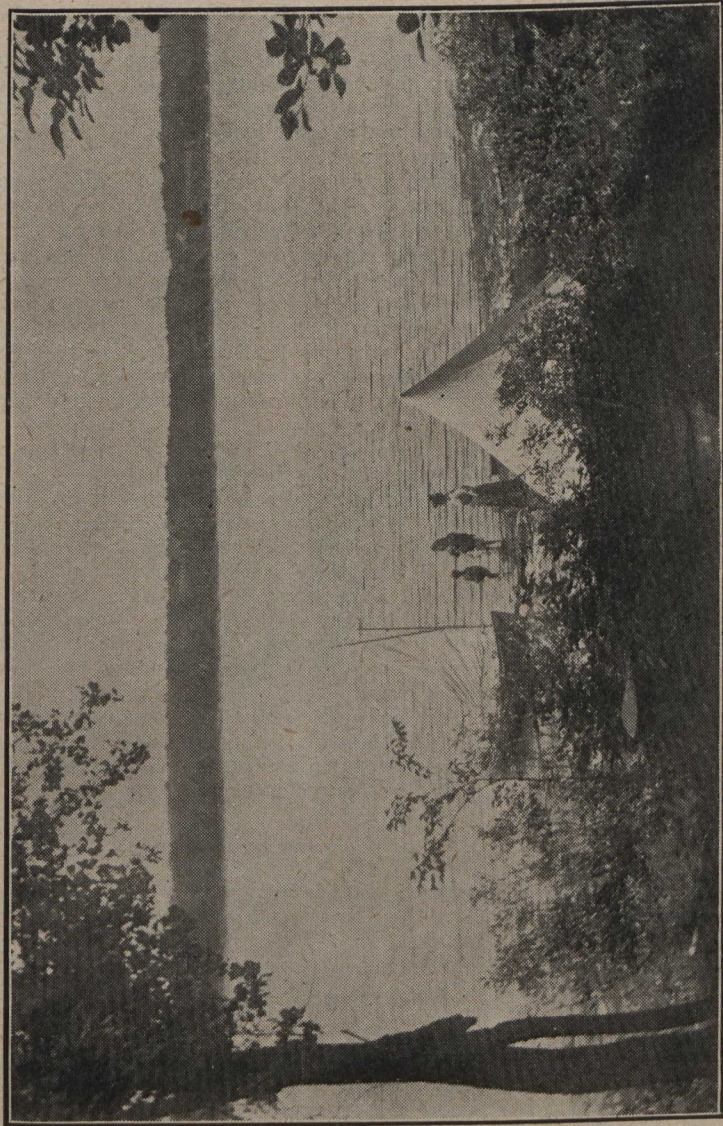
AUTRE RECETTE. — Pressez votre raisin à la main ou autrement, de façon à ce que la pulpe (la peau) se trouve séparée du jus. Mesurez celui-ci et, pour chaque gallon mettez un gallon d'eau et trois livres de sucre. La cassonade est préférable. Mettez dans des cruches ou des barils non fermés, et laissez fermenter dans un endroit tempéré pendant quarante jours. Pour préserver de la poussière, vous pouvez mettre une mousseline sur le goulot de la cruche ou l'ouverture du baril. Au bout de quarante jours, coulez et embouteillez. Plus ce vin sera vieux, le meilleur il sera. On peut faire d'après ce même principe du vin avec n'importe quel autre fruit.

“ LE NATIONAL ”, CLUB DE CROSSE CANADIEN-FRANÇAIS

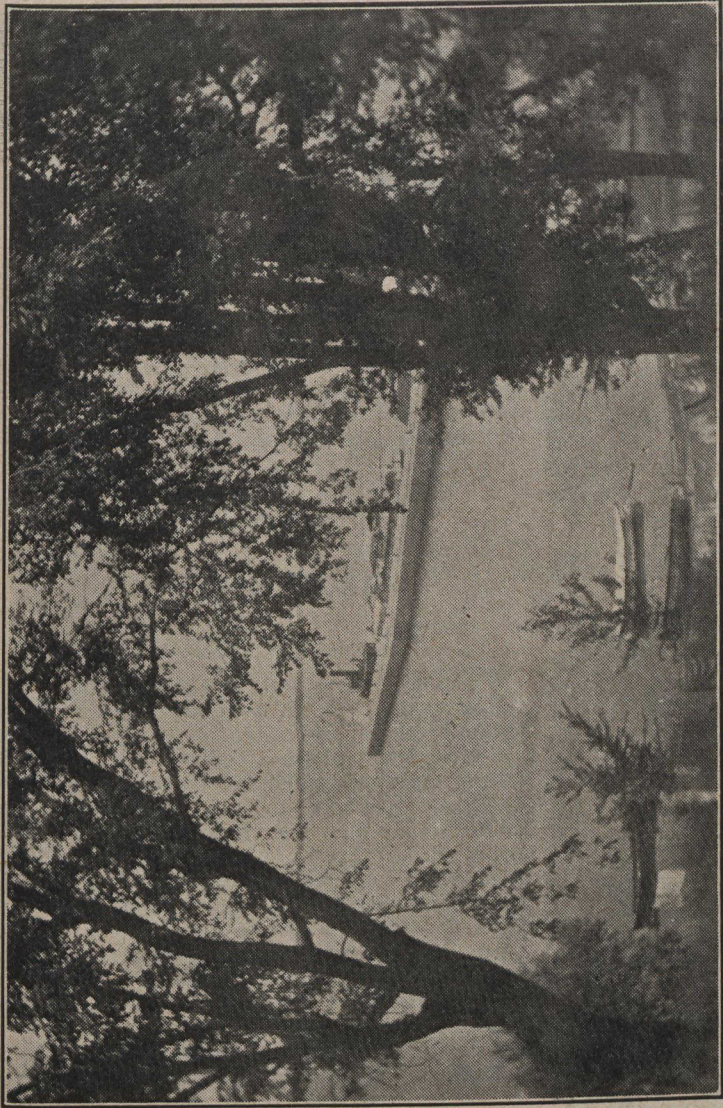


| | | | | | | | |
|-----------------------------|-----------------------|--------------|---------------------|----------------|--------------|-----------------------|-------------|
| H. LACOSTE, Chronométrateur | A. MEUNIER, Président | J. LAMOUREUX | F. QUINN, Capitaine | E. LACHAPPELLE | D. PITRE | R. PRIEUR, Trésorier | M. LAPOINTE |
| A. POIRIER | J. CATTARNICH | J. DUFRESNE | E. L'HEUREUX | A. SAUVÉ | E. BLANCHARD | P. ROONEY, Entraineur | E. GAUTHIER |
| | W. SPOONER | | F. DULUDE | J. CONTANT | | | |

(Photo. Laprés & Lavergne, 360 rue Saint-Denis)



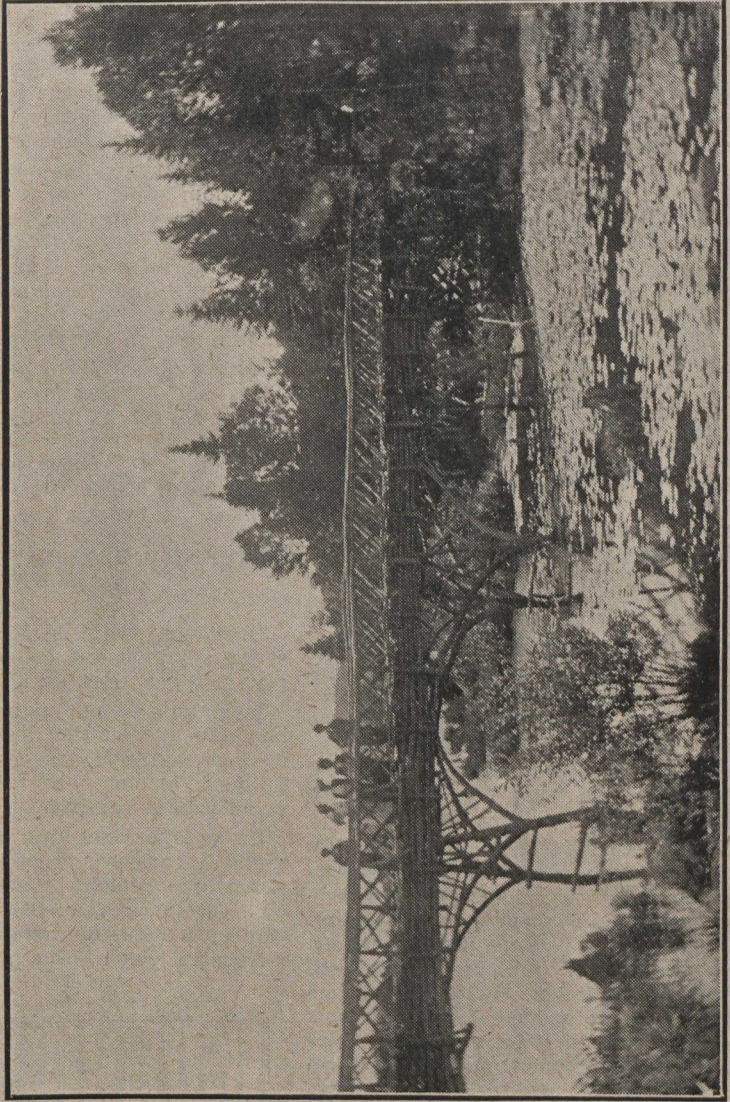
SUR LA RIVIÈRE D'OTTAWA, près du village Masson



CHAMBLY-BASSIN



OTTAWA.—Fanfare de la Garde Champlain, de Québec, défilant sur la rue Rideau. — (Photo. W. Charron, Ottawa)



SAINTE-AGATHE : Pont rustique

COMMENT LES OISEAUX APPRENNENT À CHANTER

UN NID DE MUSICIENS. — REMINISCENCES DU NID. — UN CHANTEUR DE NAISSANCE. — UN COURS D LANGUES ETRANGERES. — INFLUENCE DE LA CAGE.

Les oiseaux sont des artistes intermittents. En juin, ils chantent à plein gosier ; ils se font plus rarement entendre au mois de juillet et se taisent au mois d'août.

Le concert recommence en septembre. Pendant les premiers jours de la nouvelle saison, les notes sont moins éclatantes, moins agréables à l'oreille ; mais elles n'en sont que plus intéressantes à étudier. C'est l'époque où les jeunes font leurs débuts.

L'origine du chant des oiseaux est presque aussi débattue que l'origine du langage des hommes.

Il existe à la Plata un oiseau d'une espèce rare : le mâle et la femelle ne chantent pas seulement pendant la saison des amours, mais continuent d'échanger les modulations les plus tendres après que la couvée est venue à terme. A peine le père et la mère se sont-ils éloignés pour chercher de la nourriture, que toute la nichée se met à chanter à son tour ; les oisillons s'exercent à imiter de leur mieux les duos d'adoration mutuelle que répètent pendant toute la journée leurs parents. Les oisillons, après quelques tâtonnements, ne tardent pas à imiter les notes douces et basses dont leur famille possède seule le secret.

Dans le nord de l'Angleterre, les merles adultes cessent de chanter au mois d'août. Les petits qui font entendre leurs premières notes vers le milieu de septembre ne peuvent, par conséquent, prendre modèle sur leurs parents, devenus muets. Les impressions produites sur leur cerveau pendant la période où ils étaient encore au nid seraient restées assez profondément gravées dans leur souvenir pour leur permettre de reproduire des notes qu'ils ont entendues au sortir de la coquille. Par un effort de mémoire, le petit, devenu capable de gazouiller, retrouverait la langue que parlaient ses parents.

LA CHANSON DE L'EXILE

On raconte qu'un oiseau dont l'espèce est inconnue en Europe, un "rhynchotus rufescens", fut pris dans son nid au moment même où il venait de sortir de sa coquille. Transporté dans une ville très éloignée de la forêt où il était né, l'oisillon avait grandi sans jamais avoir vu ni entendu ses parents. D'autre part, aucun oiseau de la même espèce ne se trouvait dans le voisinage, de sorte que, si le petit captif se mettait à chanter, on pouvait être bien sûr qu'il n'obéissait pas à un instinct d'imitation.

Pourtant, un soir vint où le jeune rhynchotus, qui était suffisamment apprivoisé pour avoir l'autorisation de sortir de loin en loin de sa cage, se réfugia dans le coin le plus obscur de la chambre où il était enfermé et fit entendre cette admirable mélodie que ses frères restés libres dans les forêts de l'Amérique du Sud, chantent après le coucher du soleil. Personne n'avait enseigné à ce pauvre prisonnier la langue de sa famille. Par une intuition naturelle, il l'avait retrouvée tout seul.

A première vue, il semble qu'il ne serait pas nécessaire d'aller sur les bords de la Plata pour constater un semblable phénomène et qu'il suffirait de se rendre dans une forêt de France afin d'examiner comment se comportent les jeunes coucous.



Le petit oiseau des forêts sud-américaines chante admirablement sans jamais avoir appris.

LE COUCOU EST MAUVAIS PERE ET MAUVAIS MARI

On sait que ces oiseaux ignorent les bienfaits de l'éducation maternelle.

Le père ne se donne pas la peine de construire, une demeure, et la mère trouve plus expéditif de déposer son oeuf dans le nid d'autrui.

Si le chant des oiseaux ne s'apprenait que par imitation, le petit intrus parlerait la langue de sa famille adoptive ; mais il se garde bien de l'apprendre. Peu importe qu'il ait été élevé dans le nid d'une mésange, d'un verdier ou d'un hoche-queue, dès qu'il ouvrira le bec pour chanter, ce sera pour faire entendre des notes exclusivement empruntées au répertoire des coucous.

L'oiseau sorti d'un oeuf introduit par fraude dans un nid étranger n'est pas aussi complètement isolé de ses pareils que le rhynchotus dont on a raconté l'histoire plus haut. Le père et la mère du petit coucou ne se désintéressent pas d'une façon absolue de l'avenir qui peut lui être réservé.

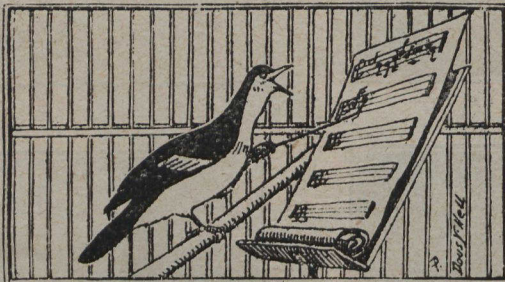
COMMENT CHANTENT LES OISEAUX PRISONNIERS

Quand on essaie de découvrir comment les oiseaux apprennent à chanter, on ne se préoccupe peut-être pas assez de l'influence de la cage.

La prison est une mauvaise école, elle doit fatalement exercer une influence délétère sur les instincts naturels d'un être vivant dont les conditions d'existence se trouvent faussées par le régime de la captivité.

Un collaborateur du "Cosmopolitan" s'est livré à de curieuses recherches sur les talents musicaux que déploie l'"oiseau moqueur", suivant qu'il est en cage, en résidence fixe dans une région ou à l'état de vagabondage permanent.

Nous ne connaissons guère en Europe cet in-



Le petit coucou ne chante que le répertoire de ses ancêtres

comparable chanteur des forêts de la Louisiane. Les créoles français ont eu le tort de lui donner un nom bizarre, qui conviendrait à un artiste de café-concert alors qu'il eût mérité les qualifications les plus glorieuses et les plus dignes de figurer sur une affiche d'Opéra.

Il est bien vrai que, de loin en loin, l'oiseau moqueur prend plaisir à imiter la voix des autres oiseaux. De là est venu le nom étrange dont il est affublé ; mais il est sans rival lorsqu'il chante pour son propre compte. Auprès de lui, le rossignol n'est qu'un ténor de chef-lieu de canton.

Ce merveilleux artiste se prête aux régimes les plus variés. Quand il est en cage, il improvise des mélodies qui lui font oublier les tristesses de la captivité. Quand il est libre, il passe sa vie dans la forêt natale, s'il appartient à une tribu sédentaire, ou bien il entreprend un perpétuel voyage s'il est issu d'une famille restée fidèle aux antiques lois de la migration. Mais, quelle que soit sa destinée, il chante toujours.

M. Maurice Thompson a eu la bonne fortune d'écouter un concert où trois oiseaux moqueurs se donnaient la réponse à 200 pieds de distance ; l'un était enfermé dans une cage, l'autre était perché sur un oranger de l'enclos où il avait fixé sa résidence, le troisième était un nomade qui se tenait au sommet d'un grand arbre de la forêt voisine, et paraissait prêt à s'enfuir s'il eût soupçonné la présence d'un homme.

Le naturaliste américain a été frappé de l'écrasante supériorité de l'oiseau voyageur sur ses deux rivaux qui vivaient dans une résidence fixe, volontaire ou forcée. Celui des trois concurrents qui avait continué à obéir aux lois de migration prescrites par la nature, avait seul



Un couple d'oiseaux-moqueurs, le plus grand artiste-oiseau

conservé, dans tout son éclat et sa puissance, un instinct d'intuition musicale qui, chez les deux autres, s'était oblitéré dans la cage ou dans un état de demi-domesticité.

AMOUR MATERNEL

LEGENDE MAGYARE

O tendres mères qui, pendant de longs mois, faites de vos bras un doux berceau à vos petits enfants, vous éprouvez tant de bonheur à presser ces innocentes créatures contre votre coeur, vous êtes si heureuses qu'elles aient longtemps besoin de ce nid moelleux, que vous ne vous êtes sans doute jamais demandé pourquoi il en est ainsi, pourquoi, la créature la plus accomplie, celle que Dieu fit à son image, puisqu'il lui donna une âme, pourquoi l'enfant, en venant au monde, est dans un état d'incapacité que les créatures, les petits des animaux, ne connaissent pas.

Une légende magyare donne l'explication de cette particularité due seulement à un excès de tendresse maternelle de notre mère Eve, qui lui fit manquer de confiance en Dieu.

Lorsque le Créateur eut animé du souffle de la vie les êtres qu'il venait de tirer du néant, il les réunit autour de lui et convoqua aussi les anges. Il voulait solennellement leur faire connaître que tout être, en venant au monde, peut se soutenir seul et pourvoir à ses besoins.

Dieu appela d'abord une jument qui se trouvait tout proche, et contre laquelle un poulain s'appuyait craintivement.

—Quitte ton poulain, commanda le Créateur, et laisse-le courir.

La jument obéit, s'éloigna, tandis que le poulain, plein de joie, se mettait à trotter dans la prairie et à brouter l'herbe qui la couvrait.

Ensuite, ce fut le tour de la poule. Elle aussi obéit, et le petit poussin à peine sorti de la coquille se mit à courir et ne tarda pas à trouver seul sa nourriture.

Tous les animaux défilèrent ainsi, et bientôt il ne resta plus que la créature privilégiée, Eve, à qui Dieu, par tant d'exemples, avait voulu inspirer confiance.

—Toi aussi, lui dit-il doucement, pose ton enfant à terre : il marchera seul.

—Oh ! non, répondit Eve, toute remplie d'inquiétude. Abandonner mon fils, mais ses membres sont trop faibles, il ne pourrait se tenir debout ! Il faut que je le soutienne.

—Fais-le, je le veux ! lui dit le Créateur.

—C'est bien, lui dit le Maître tout-puissant, puisque tu ne veux pas que ton enfant marche, tu seras obligée de le porter pendant une année dans tes bras.

Et c'est pourquoi, seul, de toutes les créatures, le fils de l'homme ne peut, pendant de longs mois, se passer des tendres soins de sa mère.

Traduit du hongrois par E. Horn.

Si l'on compare le nez de l'homme à une plante, on fait cette constatation bizarre qu'il a sa racine en haut.

Si on le compare à un animal, on trouve qu'il a les ailes en bas.

* * *

Cri du coeur :

—O docteur, je vous dois la vie, et je m'en souviendrai toujours.

—Vous exagérez, mon ami, vous me devez \$25, et j'espère que vous ne l'oublierez pas.

CÀ ET LÀ

UNE EPITAPHE

Il y a tant d'épithètes grotesques qu'il faut citer les jolies, quand on en trouve par hasard. En voici une que l'on peut voir dans le cimetière du village d'Yerres, sur la tombe d'un petit enfant :

J'ai, sur la tombe où tu reposes,
Mis des rosiers qui vont fleurir :
Petite âme, une fois écloses
Viens de l'aile effleurer ces roses...
Au printemps j'irai les cueillir.

TIRE A QUATRE EPINGLES

On dit souvent, en parlant d'une personne très élégante : "Elle est tirée à quatre épingles."

Cette expression remonte à l'époque où le fichu ou "mouchoir de cou" était de mode au XVIIIe siècle. Le fichu, pièce d'étoffe carrée, pliée dans le sens de la diagonale, avait une de ses pointes entre les épaules et les deux autres croisées à la ceinture. Pour le tenir tendu et bien ajusté, on fixait les pointes par trois épingles, et les élégantes en mettaient une quatrième au croisement, sur la poitrine : de là est venue la locution si répandue aujourd'hui.

NEZ HISTORIQUE

Lycurgue et Solon avaient, d'après l'histoire, des nez de six pouces de long.

Ovide, surnommé l'homme au nez (Ovidius Naso) avait le nez en forme de bouteille.

Scipion s'appelait Nasica, parce qu'il avait un nez énorme.

Alexandre le Grand, Richelieu et le cardinal Wolseley avaient des nez d'une proportion démesurée.

On constate sur les vieilles pièces d'argent du temps de Cyrus et d'Artaxerxès que le bout de leur nez va jusqu'au rebord de la pièce.

Antiochus VIII s'appelait Grypus, parce qu'il avait le nez aussi accentué que le bec d'un vautour.

Washington avait le nez tout à fait aquilin. Le nez de Mahomet était si long et si courbé qu'il paraissait lui entrer dans la bouche.

Jules César avait un beau nez, mais très préminent avec l'accent aquilin.

Numa, l'un des fondateurs de Rome, fut appelé Pompilius en l'honneur de son nez, qui avait cinq ou six pouces de long.

LA MARCHE SUR L'EAU

Un inventeur allemand vient de faire un voyage de 100 milles sur le Danube avec des souliers spéciaux. Ces souliers, de forme cylindro-conique, construits en aluminium, sont poussés par



un mouvement qui fait agir quatre ailes d'acier. L'inventeur prétend pouvoir voyager trois fois plus vite que sur terre, et aussi bien dans l'eau agitée que dans l'eau calme. Voilà une curieuse invention qui devrait être adoptée par toutes les stations de sauvetage.

SAGES CONSEILS

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on cherche la manière de se conduire avec les femmes.

Depuis qu'il y a des ménages, les maris s'en sont préoccupés. On trouve dans un livre de maximes, écrit sous la cinquième dynastie des Pharaons, c'est-à-dire trois mille cinq cents ans avant notre ère, des conseils pleins de sagesse sur ce sujet.

Voici comment s'exprime le préfet Ptah-ho-tep, l'auteur de ce vieux recueil :

"Tu conduiras ta femme par la persuasion mieux que par la force. Ne sois pas brutal. Alors, elle prendra soin de ta maison ; mais si tu la rejettes, tout est perdu. Ouvre-lui les bras de ton affection ; parle-lui avec la voix de l'amour."

Combien de femmes voudraient être traitées par la méthode du moraliste égyptien !

UN ABBE SPIRITUEL

A la fin du XVIIIe siècle, l'abbé Maury se rendit célèbre par ses ripostes, par ses trouvailles de mots drôles. Les circonstances pourtant n'étaient pas très favorables à l'éclosion des fleurs de son esprit.

On sait que le grand orateur Mirabeau ne se piquait guère de pratiquer les vertus familiales. Il dit un jour à l'abbé Maury, en réunion publique :

—L'abbé, je vais vous enfermer dans un cercle vicieux.

L'abbé fit un mouvement de recul et répondit tout de go :

—Vous voulez donc m'embrasser ?

Ce même représentant du clergé, menacé d'être pendu par le peuple de Paris, qui criait : "A la lanterne ! A la lanterne !" désarma les plus enragés de ses ennemis en faisant observer :

—Quand vous m'aurez mis à la lanterne, y verrez-vous plus clair ?

Peu de jours avant, le même homme avait "fait un mot" aussi brave que spirituel.

Dans une ruelle du vieux Paris, il avait été assailli par deux gredins, qui l'avaient menacé de lui faire chanter sa dernière messe.

—Voilà toujours mes deux burettes ! répliqua Maury en tirant deux pistolets de ses poches.

Et les deux "enfants de chœur" disparurent dans la nuit !

BAISERS ELECTORAUX

On parle à chaque instant, à propos d'élections, de manoeuvres et de pressions exercées sur le populaire. Qu'est-ce que tout cela comparé à ce qui se passait il y a tantôt un siècle en Angleterre, lors de la candidature de Fox, chef du parti whig et adversaire de Pitt, secondé par la belle duchesse de Devonshire ? Fox dut à cette charmeuse sa réélection à Westminster. Elle excellait dans l'art de "bribery", et le baiser donné au boucher Steel pour prix de son vote est devenu légendaire. Une livre sterling était alors le tarif des consciences. La duchesse plaçait la pièce d'or entre ses blanches dents ducales, et permettait aux plus vilaines et plus roturières lèvres de venir l'en décrocher. Passant en carrosse devant l'étal du farouche boucher tory, elle lui cria :

—Eh bien ! monsieur Steel, ne voterez-vous pas pour nous ?

Et l'autre de répondre :

—Oui, milady, si vous me laissez prendre un baiser sur vos lèvres.

Le personnage était trop riche et trop important pour qu'elle osât y mettre la guinée corruptrice, et gracieusement elle tendit sa bouche rose au tueur de boeufs, enthousiasmé, qui, le baiser reçu, cria : "Vive Fox !" à tue-tête.

SAUVE PAR UNE ARAIGNEE

Dans le palais Sans-Souci, à Potsdam, sur le plafond d'une des chambres, est peinte une grande araignée avec sa toile.

L'origine de cette décoration est assez étrange. Cette pièce était la salle à manger particulière de Frédéric le Grand, adjacente à sa chambre à coucher.

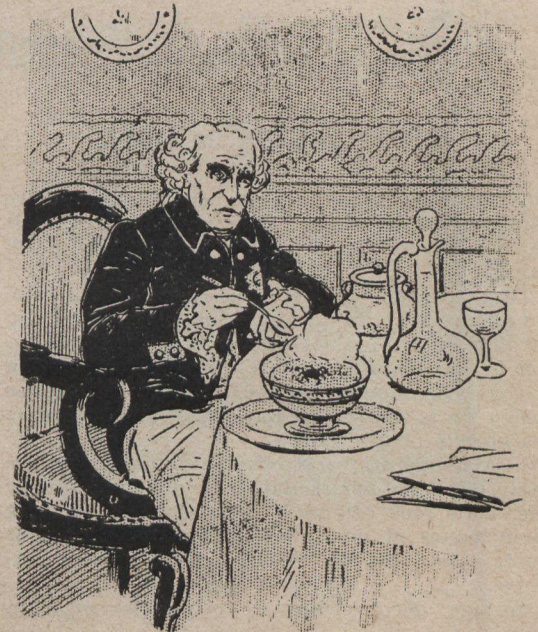
Tous les matins, quand le roi y pénétrait, il y trouvait une tasse de chocolat préparée pour lui. Un jour, il allait se mettre à table, quand il se rappela qu'il avait oublié des papiers importants sur la cheminée de sa chambre.

Quand il revint, il trouva dans sa tasse une énorme araignée, qui était tombée du plafond.

Il sonna aussitôt pour se faire préparer une

autre tasse, mais l'ordre qu'il donnait était à peine parvenu à la cuisine qu'il entendit un coup de pistolet.

Bientôt après, on vint lui apprendre que le cuisinier-chef venait de se donner la mort. On découvrit alors qu'un complot avait été tramé con-



tre le roi et que le cuisinier, s'étant laissé corrompre, lui avait servi du chocolat empoisonné.

Quand il reçut l'ordre de préparer une deuxième tasse, il se crut découvert et se donna la mort.

En souvenir de cette araignée qui lui avait sauvé la vie, Frédéric le Grand fit peindre la toile qui existe encore.

SUPERSTITIONS DE VOLEURS

Depuis les temps les plus reculés, jusqu'à nos jours, un extraordinaire préjugé a été répandu dans le monde des escarpes et des voleurs, à savoir que, pour réussir dans une entreprise quelconque de brigandage, il faut avoir eu sa main arrosée du sang d'un innocent. Ainsi, à l'heure actuelle, les filous prenant part à une rixe cherchent à faire tomber sur leurs mains du sang d'un des combattants, qu'ils se plaisent à considérer comme un fétiche. Les Apaches, nous dit l'"Intermédiaire des chercheurs et curieux", ont d'autres pratiques, dont les conséquences sont heureusement moins graves.

Ainsi :

Le voleur ne doit jamais détourner un objet qui est pour son légitime possesseur un souvenir de prédilection ; cela lui porterait malheur. Jamais il ne doit laisser dans un appartement qu'il a cambriolé les clefs qui s'y trouvent à sa portée. "Avoir les clefs d'une maison, c'est posséder la maison" ; aussi, les voleurs possèdent généralement un grand nombre de clefs volées. Plus un escarpe en a, plus il jouit de l'estime de ses camarades. Le voleur qui a réussi sept coups de suite ne doit pas en tenter un huitième, sans quoi il lui arriverait malheur. Il doit rester 7 fois 7 jours sans rien dérober, puis laisser passer 7 bonnes occasions, pour ne recommencer qu'ensuite. S'il veut commettre son huitième vol, il doit s'arranger pour commettre deux vols dans la même séance.

Les escrocs qui jouent aux cartes dans les établissements publics font régulièrement une pause à trois heures du matin. C'est également à cette heure-là que les "dames qui fréquentent les établissements de nuit" changent de chaise ! D'où vient cette singulière pratique ? nous avons l'ignorer absolument.

PROGRES A RECOLONS

Le sultan est donc toujours ennemi du progrès.

On sait que, lorsque le sultan veut faire des réformes, rien ne l'arrête. Son dernier iradé, sans doute adressé aux mères de famille, interdit aux enfants le port des chapeaux à l'européenne ; d'oresnavant ils devront être coiffés du fez, mais sans broderies. Puis les jeunes filles de plus de douze ans ne devront sortir qu'avec un voile.

Voilà les grands progrès que le petit homme rouge réalise dans son empire.

Tout en faisant tomber les têtes, il s'occupe de leurs coiffures.

POUR NOS LECTRICES

CHRONIQUE DE LA MODE

Cette fin de septembre, époque transitoire entre l'ère des mousselines et l'ère des fourrures, amène toujours un déploiement d'élégance extraordinaire.

Tout le monde est rentré à la ville, et il semble qu'on ait gardé quelque chose du goût un peu hardi et très fantaisiste des villes d'eau.

Pour le constater, on n'a qu'à se promener un peu, vers les quatre heures de l'après-midi, dans l'ouest de la rue Sainte-Catherine, aux alentours des grands magasins.

Si la température est chaude comme la semaine dernière, les mousselines s'en donnent à cœur joie, mais plus comme à l'été, ajourées de fines valenciennes et de tulles diaphanes, elles sont plutôt mélangées de velours et de grosses guipures.

Mariage déconcertant de printemps et d'automne.

Parfois, avec ces toilettes toujours légères, une grande étoile de fourrure, martre ou phoque, et de ces contrastes il naît une élégance étrange sans doute, mais qui prend l'œil, et l'on ne peut s'empêcher de dire : "C'est joli", en dépit de quelque chose au fond de nous qui proteste. Le vieux préjugé, peut-être.

D'ailleurs, il va bien falloir s'y habituer, à ces alliages des tissus légers comme illusion aux autres lourds et chatoyants comme des manteaux royaux. Pas un boa, pas une pèlerine, pas un manchon, pas une mante de fourrure qui, dans les modèles de demain, ne porte en ornement une touche de dentelle. Déjà l'hiver dernier, nous avons vu quelques-unes de ces innovations, qui, la prochaine saison, vont se généraliser.

De même pour les chapeaux que nous ont montrés les dernières expositions. Le velours, le beau velours panne, s'allie partout avec le tulle et la mousseline de soie. Ces derniers se voient même et beaucoup sur les chapeaux de fourrure. Comme garniture, des plumes d'autruches, et encore des plumes d'autruches ; de ces belles grandes

plumes dites amazones, qui atteignent des prix fous, mais qui sont si jolies ! On les voit surtout en noir et blanc. Dans le fond du chapeau, la couleur qui semble dominer est le vert.

Le petit gris, cette fourrure que, jusqu'ici, on a employé surtout en doublure, se voit beaucoup cette saison en ornement. On en fait des étoles, des mantes, des garnitures de manteau, des manchons et de très jolis chapeaux. Inutile de dire que le prix en a été élevé en raison de cette nouvelle vogue. C'est un engouement qui passera vite, sans doute, et à part pour un chapeau, je ne conseillerais pas à mes lectrices d'adopter le petit gris de préférence aux autres belles fourrures qui, en même temps qu'elles sont plus durables, ne perdent jamais leur cachet d'élégance sobre et de bon goût.

LAURENTIENNE.

CE QU'ON A DIT DES FEMMES

Les hommes se font de brillants trophées d'amour-propre ; les femmes se font de poétiques reliquaires de sentiments. — LOUIS DES-NOYERS.

Dans les classes sans éducation, les femmes valent mieux que les hommes. Dans les classes distinguées, on trouve les hommes supérieurs aux femmes. C'est que les hommes sont plus susceptibles d'être riches en vertus acquises et les femmes en vertus natives. — JOUBERT.

Il n'y a que deux belles choses au monde : les femmes et les roses, et que deux bons morceaux : les femmes et les melons. — MALHERBE.

Quand on écrit des femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, et jeter sur sa ligne la poussière des ailes du papillon. Comme le petit chien du pèlerin, à chaque fois qu'on secoue la patte, il faut qu'il tombe des perles. — DIDEROT.



Robe simple en lainage.—La jupe est garnie de deux volants, soulignés de cornètes de velours noir. Ces volants sont badinés et donnent à la jupe une certaine ampleur. Ils sont sans mouvement remontant. Un ruban de velours les surmonte. Un gros pli derrière cache la fermeture de la jupe. Ce pli est indiqué sommairement dans le croquis par deux lignes. Le corsage est fort joli, blousé et voilé par une pèlerine ondulée qui finit en châle devant et s'arrondit dans le dos. Plastron coquillé en mousseline de soie bordée ou tulle brodé. Manche plissée jusqu'au coude. Deux grands volants flottent sur un dessous étroit et plissé.

La femme est le dernier mot du Créateur. Le grand maître avait d'abord sculpté les mondes, puis le mastodonte, puis l'aigle, puis le lion, puis l'homme ; il termina par la femme. Ce fut alors qu'il se reposa pour se contempler dans son oeuvre. — ARSENE HOUSSAYE.

Dieu aussi a essayé de faire des ouvrages : sa prose, c'est l'homme ; sa poésie, c'est la femme. — NAPOLEON.

Les femmes croient et aiment plus que nous, et, par conséquent, se dévouent plus que nous. Et, plus un être se dévoue, plus il est grand. Voilà la supériorité des femmes. — EMILE DES-CHANEL.

RECETTES CULINAIRES

PIGEONS A LA CRAPAUDINE. — Trousser un pigeon en tenant ses pattes en dedans ; couper horizontalement sa poitrine jusqu'aux ailes, que l'on rabat mais sans les détacher. Après avoir ainsi paré le pigeon, l'aplatir sans trop casser ses os et de façon à lui donner la forme d'un crapaud ; le tremper alors dans du beurre fondu, puis le rouler dans de la chapelure de mie de pain, le faire griller doucement ; le servir avec un demi-citron.

SAUCE ESPAGNOLE. — Foncer une casserole avec des débris de jambon, carottes et oignons émincés ; y ajouter un morceau de boeuf ou de veau. Recouvrir le tout de bouillon. Faire partir en ébullition, ajouter un bouquet garni, retirer alors sur le côté du feu pour l'y laisser cuire doucement pendant deux heures. D'autre part, faire un roux brun que l'on délaye avec le jus que l'on vient de préparer. Laisser cuire le tout doucement pendant trois à quatre heures, tout en le dépouillant, et le faire réduire à consistance de sirop. Assaisonner à point.



La blouse de ce joli costume est en henriette blanche, garnie de broderie bavaroise et la jupe et les bretelles sont en cheviotte marine.

Ce ravissant manteau est confectionné en velours côtelé brun-phoque. Le collet et les manches sont garnis de dentelle de Gènes.

Manteau très pratique pour tout-aller, confectionné en drap brun mélangé simplement orné de piqûres.

AVERTISSEUR D'INCENDIE SANS FIL

Le 27 juillet, M. Guarini a expérimenté à Bruxelles, avec un succès complet, son dispositif pour annoncer, à distance et sans fil, les incendies, et en général toute élévation excessive de température qui se produirait en un lieu déterminé, dispositif dont les principes sont sommairement exposés dans sa lettre publiée dans le "Cosmos" du 25 juillet.

Les essais ont eu lieu entre les deux ailes du bâtiment où se trouvent les ateliers et le laboratoire de M. Guarini.

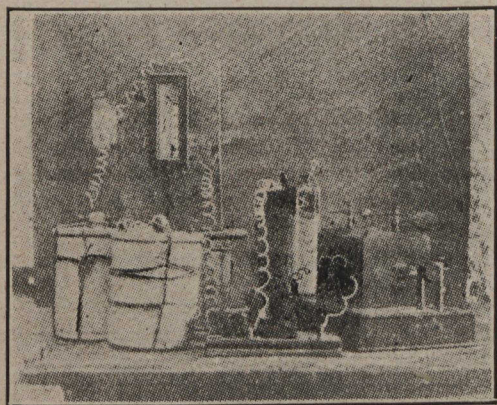
Lorsque la température n'est pas arrivée au point dangereux, le mercure ne touche pas le contact ; l'armature est détachée du relais par le ressort et engrène la saillie d'arrêt, le balai porte sur la plaque isolante, le circuit de la pile est ouvert, il n'y a pas de transmission.

Le transmetteur est pourvu d'une sonnerie pour servir d'avertisseur local et donner l'alarme aux occupants de l'édifice ; puis d'un interrupteur, pour faire cesser la transmission si les habitants de l'immeuble jugent que l'intervention des pompiers n'est plus utile.

Toutes les fois que, durant les expériences, la température atteignait le degré critique, soit 420 Réaumur, le mercure montant dans le tube du thermomètre venait toucher le contact, le circuit de la pile était alors fermé, le relais attirait l'armature ; celle-ci quittait l'arrêt et libérait la roue, qui se mettait en mouvement, sollicitée par un mouvement d'horlogerie non indiqué sur la figure. Les dents de la roue venaient frotter contre le balai et ainsi établissaient ou interrompaient le circuit de la pile pendant des intervalles de temps plus ou moins longs correspondant aux points et traits représentant en code Morse l'adresse de l'édifice à protéger. Ces signaux étaient transmis sans interruption par l'antenne et reçus au poste récepteur.

Le thermomètre peut être pourvu de contacts à divers degrés de température, pour permettre de se rendre compte des progrès de l'incendie. Cela n'a toutefois pas été fait dans ces premiers essais. Par contre, le récepteur était pourvu de trois sortes de signaux : un enregistreur Morse à déclenchement automatique, qui, en pratique, doit être sous scellés pour permettre d'établir les responsabilités ; un signal lumineux (une lampe) et un signal acoustique (une sonnerie). M. Guarini préconise aussi un quatrième signal consistant en une petite bobine d'induction pour réveiller le pompier de garde dans le cas où il serait engourdi par le sommeil.

Pour éviter l'emploi de grandes énergies et mettre, par suite, l'appareil à la portée de tout le monde, M. Guarini propose de faire usage de transmetteurs à petite portée communiquant avec le poste le plus rapproché et de répéteurs automatiques placés à chacun de ces postes. Tous les postes de pompiers seraient ainsi avisés en même temps, en commençant par le plus rapproché. Pour éviter que les appareils ne soient détériorés



Poste transmetteur

par le feu et mis hors d'état de fonctionner, M. Guarini les entoure de boîtes et gaines de protection incombustibles.

Pour épargner aux pompiers des dérangements inutiles, le transmetteur est pourvu — nous l'avons dit — d'une sonnerie locale pour avertir les occupants de l'immeuble, et d'un interrupteur. Mais, si les pompiers sont déjà en route, ils seront avertis en chemin. Il suffit pour cela que leurs voitures soient pourvues d'un récepteur de

télégraphie sans fil, tel que ceux établis par Marconi sur les automobiles de guerre.

La chose est très faisable, puisque de telles voitures se construisent pour d'autres usages.

Plusieurs techniciens des plus compétents ont assisté aux expériences. L'un d'eux s'y est particulièrement intéressé parce qu'il y voyait une application très pratique de la télégraphie sans fil. Un autre savant des plus distingués et bien connu pour ses travaux de télégraphie sans fil, M. le professeur Tommasina, à qui M. Guarini avait communiqué son invention, lui a écrit qu'il pensait que son avertisseur pourrait être très utile et pratique, spécialement dans les usines éloignées et isolées et dans les grandes fermes coloniales.

L'appareil semble, en effet, répondre à tous les desiderata exposés au Congrès tenu à Londres pour les moyens préventifs à employer contre les incendies, tout en évitant les inconvénients des appareils ordinaires. La majorité de ces appareils se compose d'un thermomètre dont la colonne de mercure, en s'élevant à un degré donné, entre en contact avec un fil de platine et fait ainsi fonctionner une sonnerie électrique.

Bien qu'ingénieux, ces dispositifs présentent des lacunes. D'abord, ils n'avertissent pas directement le poste des pompiers ; d'où une perte de temps qui peut être désastreuse ; la chose ne serait, du reste, guère praticable : il faudrait autant de fils que d'appareils. On pourrait, il est vrai, employer le réseau téléphonique, mais pour cela il faut l'avoir à sa disposition.

Ensuite, les appareils en question nécessitent la présence continue d'un surveillant au voisinage des avertisseurs locaux. Pour les grands édifices, cela est possible, mais cela devient extrêmement onéreux pour les bâtiments de médiocre importance ou les maisons particulières. Ce serait, en outre, beaucoup risquer que de compter sur l'attention continue d'un concierge, surtout pendant la nuit. C'est ainsi que l'incendie qui, il y a quelques semaines, détruisit le Mont-de-piété de Naples, ne put être efficacement combattu, parce que les gardiens s'étaient tous absentés de leur poste.

Dans une caserne de pompiers, par contre, il y a toujours quelqu'un de garde ; de plus, le personnel qui s'y trouve est bien exercé, et suffisant, en général, pour se relayer.

Trois méthodes ont, jusqu'à présent, été employées pour demander du secours : la téléphonie, la télégraphie et la signalation automatique. La téléphonie a l'avantage d'être à la portée de tout le monde, mais elle ne permet aucun contrôle. La télégraphie donne le moyen de contrôler, mais elle exige des gens du métier. La signalation a les qualités des méthodes précédentes, sans avoir leurs défauts, à condition qu'elle soit débarrassée des fils, qui, en cas de besoin, n'ont rien de plus pressé que de brûler. L'incendie de l'entrepôt d'Anvers et de la papeterie Lacroix de Liège, en Belgique, sont des exemples qui montrent combien il est peu prudent de se fier aux appareils avec fils.

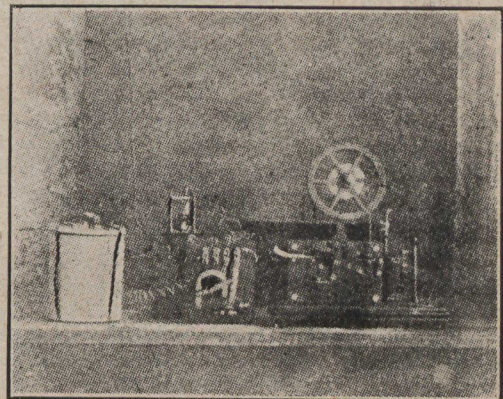
Ce qui prouve encore combien des avertisseurs jouissent peu de la confiance des gens compétents, c'est que c'est un homme du métier, doublé d'un technicien et électricien distingué, M. Mollo, commandant des pompiers à Naples, qui, dès 1901, suggéra à M. Guarini l'idée d'employer la télégraphie sans fil pour les avertisseurs d'incendie. La solution préconisée par M. Mollo comportait des boîtes de signalation sans fil placées dans les rues.

La solution de M. Guarini est évidemment plus simple et plus pratique, puisqu'elle ne nécessite l'intervention de personne et indique par la durée même des signaux l'importance du désastre. Pour les grands édifices, il est important, comme l'a fait ressortir M. Oatway au Congrès de Londres, que l'avertisseur indique exactement en quel endroit de l'immeuble se trouve le foyer de l'incendie. Ce résultat s'obtient très facilement avec le dispositif de M. Guarini en mettant un petit transmetteur par place.

Enfin, d'après l'auteur, cette modeste application de la télégraphie sans fil échapperait à tous les reproches que l'on fait à la télégraphie sans fil à longue distance. M. Nevil Maskelyne, à son avis, ferait en vain valoir contre elle les arguments qu'il emploie contre les essais Marconi. Il lui reprocherait, par exemple, inutilement la possibilité de l'interférence lorsque deux postes fonctionnent simultanément dans une même ville. Il serait, en effet, difficile de trouver dans la sta-

tistique l'exemple de deux incendies qui se déclarent au même moment dans une même ville. Il serait du reste facile de trouver une solution par un moyen analogue à celui proposé au Congrès par M. Siemens pour éviter les signaux simultanés des avertisseurs avec fil. Il suffirait d'espacer la répétition des messages par un court laps de temps.

Comme la transmission n'a à franchir que de courtes distances, les postes pourraient être à courte portée et de peu de sensibilité, ce qui les



Poste récepteur

soustrairait aux perturbations atmosphériques. Les prises de terre peuvent, d'autre part, être remplacées par des condensateurs, ce qui, joint à l'emploi de courtes antennes, empêcherait les appareils d'être perturbés par les postes de télégraphie sans fil à grande distance avec longues antennes. Quant aux perturbations voulues et malveillantes, il n'y faut pas songer en pareil cas. Du reste, la syntonisation serait ici parfaitement possible, puisqu'il ne s'agirait jamais que de courtes distances.

ÉPILOGUE DES EXPÉRIENCES DE BALLONS DIRIGEABLES EN 1903

Nous avons appris le départ soudain de M. Santos-Dumont pour le Brésil, où il va chercher la santé. On nous promet la reprise des travaux pour son retour à Paris, dont il fixe la date au milieu d'octobre, c'est-à-dire à une saison peu propice à des expériences répétées. En même temps, on publie l'annonce du dégonflement du "Lebaudy". C'est un événement auquel nous étions préparés. En effet, depuis six mois, le "Lebaudy" a été gonflé complètement à trois reprises différentes, et il a reçu un grand nombre de charges supplémentaires, pour parer, soit aux déperditions, soit aux dilatations. On peut admettre que 1,200 à 1,500 pieds cubes de gaz hydrogène ont passé de sa capacité intérieure à l'extérieur ; avec quelque soin que cette masse de gaz ait été préparée, elle n'a pas manqué d'agir sur la résistance de la fibre, par suite de la petite quantité d'acide sulfurique dont on n'avait pu la débarrasser entièrement. Le seul remède à cet inconvénient est de changer le mode de préparation de l'hydrogène et d'avoir recours à la décomposition de l'eau par la voie ignée, comme les anciens aéronautes. L'emploi de l'hydrogène apporté dans des tubes de compression serait plus commode, mais très dispendieux. On nous annonce que les expériences reprendront au prochain temps, et nous sommes persuadés que M. Julliot introduira dans sa construction tous les progrès dont l'expérience lui aura appris l'utilité, mais nous désirerions que l'on essayât de monter et de descendre par un procédé mécanique pour remplacer le jet du lest et l'ouverture de la soupape. Ajoutons, pour compléter ce tableau, que les expériences de Londres ont échoué.

M. Burton, qui a construit un gros ballon dans le but de le céder au War Office, n'a pu réaliser les conditions nécessaires pour l'acquisition. Quant à M. Spencer, qui cherchait à imiter M. Santos, et à manier un tout petit ballon, il n'a pu s'élever dans les airs lors de sa dernière expérience au Palais de Cristal. Il était trop lourd pour quitter le sol.

RIEN QUE CELA

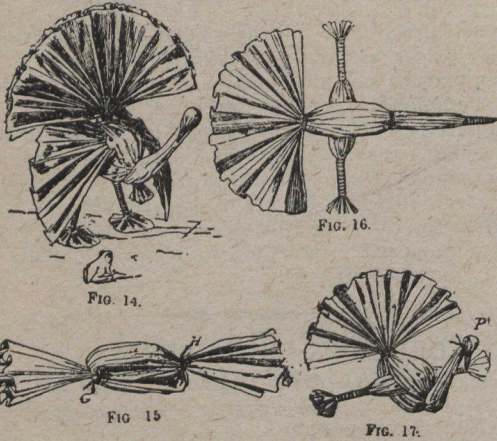
L'enrouement disparaît comme par enchantement en prenant quelques doses de BAUME RHUMAL.

UNE MÉNAGERIE EN PAPIER DE SOIE

(Suite et fin)

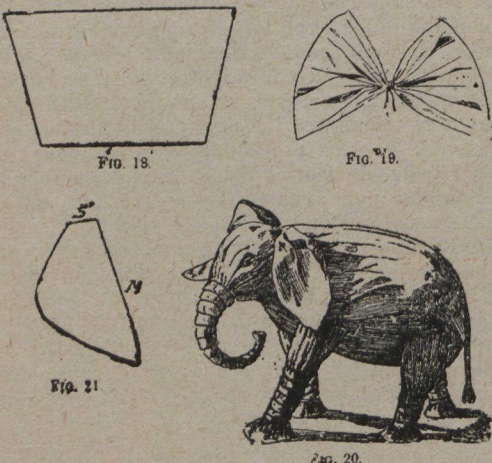
La dinde (fig. 14) se compose également d'une feuille de papier d'une teinte aussi approchant que possible de la couleur de cette bête.

Recommencez la figure 1 et la figure 2 avec le papier ; pliez ensuite la figure 2 à trois pouces d'un des bouts (fig. 15 F) à 5/8 pouces de cette extrémité, liez les deux parties ensemble (fig. 15 G). Pliez les bandes en arrière, passez une ficelle dans la bride inférieure et attachez à la couche extérieure libre (fig. 15 H). Liez le bout extrême du papier (fig. 15 O) avec une ficelle pour former le bec (fig. 16). Inclinez le bec vers le bas et liez-le au cou, pour former le dessus de la tête (fig. 17 P). Faites les pattes et les cuisses de la dinde, de la même façon que celles du poulet (fig. 7) et passez-les à travers le corps, de façon à ce qu'une couche de papier soit au-dessus, et deux autres sous les cuisses (fig. 16). Coupez les ailes dans un morceau de papier de soie (figure 18), ayant sept pouces du côté le plus large, huit du côté opposé, et cinq à chaque côté restant. Pincez le papier au milieu et liez (fig. 19). Froncez une aile de façon à ne pas la déchirer et glissez-la dans le corps immédiatement au-dessus des pattes, avec le côté lar-



ge disposé vers le devant (fig. 14), laissant la seconde aile libre de l'autre côté de la dinde. Pliez les cuisses, ouvrez la queue en forme d'éventail et relevez-la, ouvrez les ailes et faites-les retomber en avant (fig. 14). Aplatissez les pattes, et posez la dinde sur une surface unie (fig. 14).

L'éléphant (fig. 20) requiert deux feuilles de papier d'un fond brun pour la tête, le corps et la trompe, qui sont faits d'une seule et même bande. Dépliez, étendez et mettez les deux feuilles de papier l'une sur l'autre ; ensuite, froncez un côté comme dans la figure 1, pliez et froncez l'autre côté (fig. 2). Liez un des bouts avec du fil noir assez fort, à une distance de 4 1/4 pouces de son extrémité pour former la trompe ; puis pliez ensuite le reste de la bande en quatre couches, commençant par l'extrémité libre du papier — pliez et repliez trois fois — ceci donne le corps et la tête. Roulez du fil noir autour des divisions près de la trompe pour former la tête. Faites quatre pattes de la même façon que pour celles du poulet (fig. 7) en ayant soin que les pattes de l'éléphant soient beaucoup plus épaisses. Glis-



sez les pattes dans le corps entre les deux couches de papier, dirigeant les pattes de devant en avant et les autres en arrière.

Pour la queue, employez un morceau de papier

de soie brun. Entourez-le de fil noir jusqu'à 2 3/4 pouces de son extrémité et coupez celle-ci en frange.

Attachez la queue à l'éléphant, avec du fil noir, passez le fil entre la première et la seconde couche, pour former la partie postérieure de l'animal, et liez la queue au fil extérieur, qui traverse l'éléphant d'un côté à l'autre. Inclinez le haut de la queue sur le fil, comme si vous disposiez du linge sur une corde, et attachez cette partie à la queue proprement dite. Formez les oreilles, comme dans la fig. 21, pincez ensemble les bouts S, et passez-les sous le fil qui sépare la tête du corps. Permettez au côté large M de former le devant des oreilles. Vous pouvez ajouter des défenses en ivoire si vous le préférez. Ou bien enfoncez deux cure-dents en bois de chaque côté de la tête sous la trompe, de façon à avoir une défense de chaque côté.

En faisant ces petites créatures, n'oubliez pas que vous devez faire un peu de modelage, les plier pour leur donner une forme avec vos doigts, repoussant le papier où il ressort trop, et lui donnant un gentil bouffant, où il est trop plat. Les têtes peuvent être tournées suivant les goûts, les corps inclinés d'une façon ou de l'autre, ou bien droits et raides.

Un peu de soin et d'habileté permettront à tout enfant ingénieux de reproduire d'autres oiseaux et d'autres animaux, et avec l'aide d'une boîte à couleurs, on pourra donner au papier de soie les teintes les plus naturelles.

LES JEUX INNOCENTS DE NOS GRAND'MÈRES

LE JEU DU LOUP ET DE LA BICHE

On prend un des jeunes gens de la société pour faire le loup ; ordinairement, c'est un des plus alertes et des plus amoureux qui se propose pour faire ce rôle, qui, quelquefois, le fatigue beaucoup, et fort inutilement. D'autres fois aussi, il est récompensé après. Toutes les jeunes femmes, et filles se mettent sur une ligne à la queue l'un de l'autre, et la dame la plus âgée des joueuses se place à leur tête... Alors, toutes se tiennent, à la file par le derrière de la robe. Le jeune loup se présente en avant en face de la première dame, en disant :

Je suis loup, loup, loup, qui te mangera.

La femme, en étendant ses bras :

Je suis biche, biche, biche, qui t'empêchera.

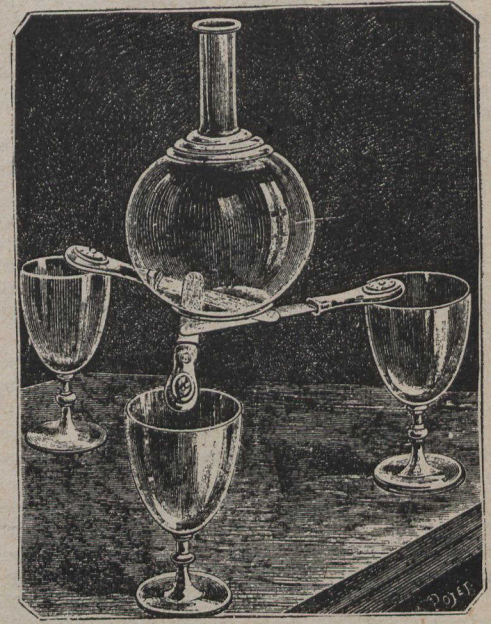
Le loup cherche à foncer ou à tourner autour du troupeau, pour attraper celle qui fait la queue, Mais, comme celle de devant l'empêche toujours tant qu'elle peut, et que toutes celles qui forment la queue suivent ses mouvements en tournant à gauche ou à droite, suivant le côté que le loup attaque, il est toujours très loin de la dernière, et toutes ces voltes subites, que les corps élégants et sveltes de ces jeunes personnes, offrent des tableaux très variés et très agréables... Si cependant, par sa grande vivacité, le loup parvient à dépasser le commencement de la ligne, et à approcher de celle qu'il veut saisir, cette dernière lâche la robe de sa précédente, et court gagner la tête de la file, où elle fait la biche à son tour, et ainsi de suite ; toutes les filles qui se trouvent les dernières se sauvent et se remettent en tête, jusqu'à ce que la plus âgée, qui avait fait la première biche, se trouve à la queue. Ce qui fait la fin du jeu pour le loup, qui, bien fatigué et rendu, donne encore autant de gages, par-dessus le marché, qu'il y avait de filles ou de brebis dans le troupeau, et chacune des filles lui impose une pénitence. Si l'on veut continuer le jeu, on nomme un autre loup, et on recommence la queue.

Lorsque le loup attrape une des filles de la queue, "il ne la mange pas" ; mais il a le droit de l'embrasser à l'instant, et de lui faire donner un gage, qui se tire à la fin du jeu.

On voit que ce jeu procure un grand exercice, et peut être très amusant par l'ardeur que le loup doit mettre à la poursuite des brebis, par la prétention que les jeunes filles mettent à s'échapper, et par la bonne volonté que laisse quelquefois apercevoir une jeune fille à se faire attraper. On sent que ce jeu est plus agréable dans un jardin ou une cour et à l'air, que lorsque les joueurs sont renfermés dans une chambre,

LA CARAFE ET LES TROIS COUTEAUX

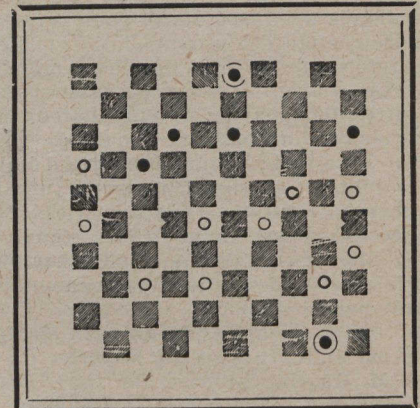
On peut, à peu près de la même façon, poser trois couteaux sur trois verres, comme le représente notre gravure. Non seulement, en dispo-



sant convenablement les couteaux lames contre lames, ils se soutiennent mutuellement, mais il est facile d'y placer un objet assez lourd tel qu'une cafare remplie d'eau.

PROBLEME FRANCAIS

Par M. Saint-Maurice, père, Montréal. Noirs, 6 pièces



Blancs, 10 pièces.

Les blancs jouent et gagnent.

CHARADE

Sur mon Un, attelé du plus noble coursier, Je voudrais parcourir le vallon et la plaine, Et, du plus grand amour, mon âme toujours [pleine Oublier près de toi, le monde et son bourbier. Mon Deux, par cet hiver, serait indispensable, Tu pourrais le garder jusqu'au prochain été ; Et par les temps trop chauds après l'avoir quitté, Tu n'en sera pas moins mon Tout, ô femme aimable.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 74

Question littéraire. — Ozanam, mathématicien (1640-1717).

Problème. — 632.

Anagramme. — Blaire et Blaise.

Métagramme. — Gobille et godille.

Charade. — Ver-mis-seau.

Problème d'Échecs. —

| | |
|-----------------------------|----------------|
| Blancs | Noirs |
| 1 C 4 D | 1 D 4 R |
| 2 T 4 C échec | 2 D 5 F |
| 3 P pr D, échec déc. et mat | |
| Si : | 1 D fait échec |
| 2 R pr D | 2 P 7 T |
| 3 T 6 R échec et mat. | |
| | Si : 1 D 6 C |
| 2 T 6 R échec | 2 D 4 R |
| 3 P 6 F, échec déc. et mat. | |
| Et autres. | |

DE FORTES DENTS

Une des curiosités de Saint-Petersbourg, Russie, en ce moment, est un acrobate d'une force herculéenne.

Ce particulier prend deux poids de cent kilos à chaque main et les maintient les bras tendus ; puis deux hommes se suspendent à chacun de ses bras portant toujours les cent kilos.

Ce n'est pas assez.

Un spectateur s'assied sur une chaise, on la place sur les dents de l'acrobate, qui mord la chaise par le barreau du bas et tient ainsi le monsieur en équilibre, sans que ses bras, chargés comme nous venons de le dire, aient cessé un seul instant d'être tendus.

C'est un des plus forts hercules qu'on ait encore vu, et il est attendu prochainement en France.



DE FORTES DENTS

LE LANCEMENT DU "MARYLAND"
CROISEUR-CUIRASSÉ AMÉRICAIN

A Newport News, au milieu d'une brillante démonstration, vient d'avoir lieu le lancement du "Maryland", croiseur-cuirassé américain, sous la haute présidence du gouverneur Smith.

Une foule immense de spectateurs ont assisté à la cérémonie, entre autres, l'état-major du gouverneur Smith, plus de deux cents citoyens du Maryland et les réserves navales de cet Etat.

Le "Maryland" a été baptisé par Mademoiselle Jennie-Scott Waters, choisie par le gouverneur Smith. Ce choix avait été ratifié par toute la population du Maryland. Mademoiselle Waters est la fille de Francis-E. Waters, l'un des hommes les plus distingués de l'Etat.

Le lancement s'est effectué heureusement sous tous rapports, et, pendant que l'assistance faisait de copieuses libations de champagne, le majestueux navire s'allongea joyeusement sur les flots.

Le "Maryland" est le plus beau croiseur de la nouvelle flotte américaine.

MOTS D'ESPRIT

—A boire, empoisonneur patenté ! s'écrie familièrement un habitué.

Le mastroquet, d'un air digne :

—Empoisonneur, c'est possible ; en tout cas, mes poisons sont de première qualité.

HONNEUR MERITE

Ceux qui sont parvenus à combiner un remède aussi parfait que le BAUME RHUMAL ont bien mérité de l'humanité.

Z..., qui commence à grisonner à quarante ans, n'est pas réputé pour sa bravoure.

S'étant, il y a quelques jours, attiré une gifle, il dit depuis lors de son... ennemi :

—Le lâche ! outrager mes cheveux blancs !... Ah ! si j'avais seulement dix ans de moins !...

Entendu aux Champs-Elysées, devant le Salon, entre rapins frisant la cinquantaine :

—Décidément, l'art est une duperie.

—Ne blasphème pas, malheureux ! La postérité saura nous rendre justice en couvrant d'or nos tableaux.

—Elle devrait bien nous faire une petite avance.

* * *

Chez le marchand de vin.

Pour combattre l'alcoolisme, on fait à la caserne une conférence où il est dit que l'ivresse dégrade l'homme.

Pitou, poussant le coude à Dumanet :

—Ca, mon vieux, ça ne nous concerne pas, vû que nous ne sommes pas gradés !

* * *

En police correctionnelle.

—Le juge.—Mais pourquoi avez-vous volé la marchandise sans toucher à l'argent qui se trouvait dans la caisse ?

L'accusé. — Ah ! M. le juge, ne me le reprochez pas, vous aussi ; ma femme m'a déjà assez attrapé pour ça.

* * *

Un besogneux, toujours à l'affût de quelque ami qu'il puisse " taper " d'une pièce de cent sous, lit un article nécrologique où il est dit que le défunt n'avait jamais refusé d'aider de sa bourse ceux qui s'adressaient à lui.

—Quel dommage, s'écrie-t-il, que l'on apprenne toujours ces choses-là quand il est trop tard.

* * *

Un criminel tente de s'étrangler aux barreaux de son cachot ; le gardien arrive et le détache.

Le lendemain, en faisant sa ronde, le gardien voit son prisonnier attachant son mouchoir aux barreaux.

—Ah ça, que faites-vous donc ?

—Dame, répond le prisonnier, les juges m'ont exhorté au repentir ; vous le voyez, je me repens !

* * *

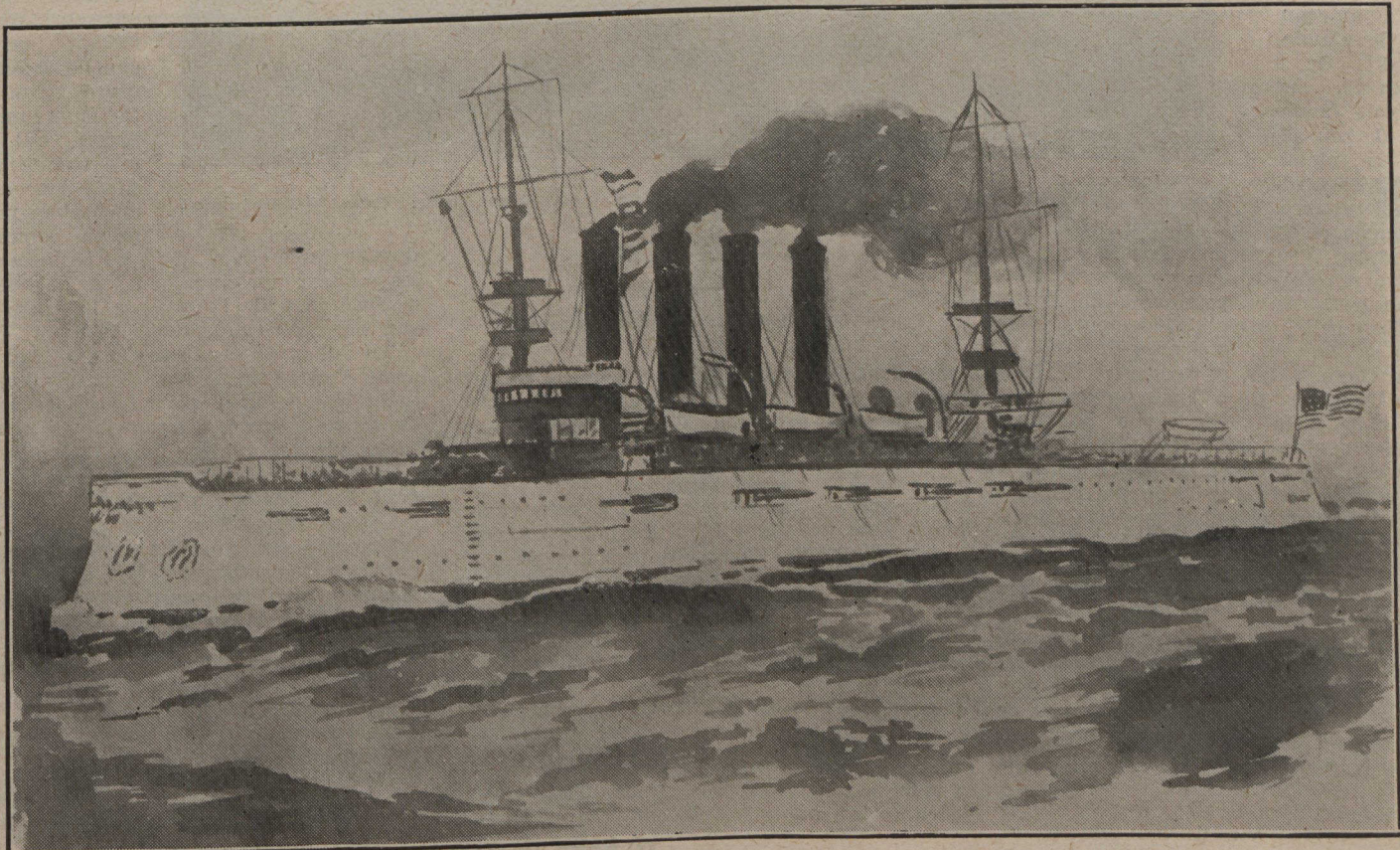
C'est le jour de réception de Mme Pifambois. Depuis une demi-heure, un piano fait rage à l'étude au-dessus.

Pifambois, qui a horreur de la musique, et qui, ce jour-là, est resté à la maison, dit à une dame de la société :

—Chère madame, vous qui aimez à faire des mariages, trouvez donc un mari à la jeune fille là-haut.

—Vous vous intéressez à elle ?

—Pas précisément, mais si elle se mariait, elle emporterait sans doute son piano.



ETATS-UNIS.—LE "MARYLAND", QUI VIEN T D'ÊTRE LANCÉ À NEWPORT NEWS

PAGE DE SAINT NICOLAS

LA CAPTURE D'HELDA

Ceci se passait, il y a de bien longues années, dans un tout petit hameau, dont de hardis pêcheurs avaient édifié les maisonnettes très loin, dans les brumes du Nord. La vie y était rude et sans douceur. L'amitié en eût peut-être atténué la dureté.

Mais, hélas ! une vieille querelle séparait en deux camps les habitants du hameau, et, sous la conduite de deux irréconciliables adversaires, qui se haïssaient sans raison, ils se livraient des batailles où le sang coulait. Comment ils se réconcilièrent, c'est ce que je veux vous conter.

Sten Byelke, chef d'un des partis opposés, était père d'une jolie fillette de dix ans, aux cheveux dorés comme par un rayon de soleil, aux yeux si doux qu'ils semblaient sourire. Elle se nommait Helda, et Sten l'adorait. Durant les longues journées grises, l'enfant pêchait. C'était son plus grand amusement. Elle n'avait pas les mains délicates des fillettes qui vivent dans les villes ; elle ne craignait ni le froid, ni la brume épaisse, et le bruit rauque de la mer ne l'effrayait pas.

Un matin, Helda partit donc et se dirigea vers la plage. Elle s'éloigna plus que de coutume et s'avança jusqu'au bout d'une langue de terre sur laquelle déferlaient les vagues. Puis, elle jeta sa ligne—une longue corde finement tressée qui portait comme appât, au bout de l'hameçon, un morceau de viande. Et elle attendit. Or, à quelque distance, sur sa barque, Nyels Jacobson, l'ennemi de son père, pêchait en pleine eau et regardait la fillette d'un oeil sombre. Helda n'y prenait point garde, tout entière à sa pêche. Tout à coup, la ligne fila entre ses doigts : un poisson mordait. Helda tira un peu. A la résistance, elle sentit que la prise était belle, et rit joyeusement. Nyels s'irritait dans sa barque : plusieurs fois déjà il avait levé ses filets vides, et la chance de l'enfant l'indignait comme une offense personnelle... Cependant, Helda luttait contre son poisson ; mais voici que soudain, comme elle s'était imprudemment avancée sur l'extrémité d'un rocher, à une secousse un peu forte qu'elle donna, l'animal répondit par un bond violent, et, perdant l'équilibre et poussant un cri, Helda roula dans les flots.

Ce qui se passa, vous le devinez. Oubliant ses haines, Nyels Jacobson fit force de rames, et il fut assez heureux pour sauver la fillette imprudente, qui, de sa main crispée, tenait encore sa ligne. Après avoir saisi l'enfant, Nyels, le bon pêcheur, ne voulut pas perdre le poisson ; et ce fut un jeune squalé que, après de nombreux efforts, il amena à la surface de l'eau et jeta dans sa barque.

Que pouvait faire Sten Byelke, le père d'Helda ? Il se rendit chez son ancien ennemi, et, sans parler, lui serra la main. C'était un simple

geste, mais c'était une grande action, car, les deux chefs réconciliés, les deux camps firent la paix aussi. Sur la petite place du village, Nyels avait jeté le poisson qu'il avait capturé, et la fillette, remise de sa peur, le contemplait avec orgueil, car c'était bien à sa ligne qu'il avait mordu. Tout à l'entour, les pêcheurs se réunissaient de tous les points du village ; on s'appelait joyeusement pour se montrer l'animal, à présent inoffensif, et l'on se contait l'aventure d'Helda qui allait faire cesser les haines.

Désormais, en effet, avec la concorde et l'amitié, un peu de douceur et de joie vint alléger la vie des braves pêcheurs finlandais. Aussi, parlez-vous encore, sur les bords de la Baltique, de la capture phénoménale de la petite Helda et de Nyels, son sauveur.



Le maître m'a dit de crier "couac" à M. le curé, quand il passera dans la rue. Apprends-moi à crier : "Couac !" — Couac ! couac !

PÈRE ET MÈRE

(Pouvant être dit par un enfant de douze à quinze ans.)

O mes deux bien-aimés, toi cher père, et toi, mère, Comme monte l'encens jusqu'aux autels sacrés, Ma tendresse vers vous s'élève, ô coeurs navrés, Qu'un injuste destin poursuit de sa colère !

Autant que je vous aime, autant je vous vénère ! Comme font pour leur Dieu, les prêtres tonsurés, Je voudrais vous bénir en termes inspirés Plus doux que tous les mots du pieux formulaire.

Et mon coeur est un temple aux vivantes parois Dont mon amour profond vous fait maîtres et [rois, Culte exquis dont je suis l'officiant sincère.

Vous êtes supérieurs à tous ceux que je vois Et votre enfant vous aime et vous bénit cent fois, O mes seuls bien-aimés, toi, cher père et toi, mère !

MARCEL ADAM.

UNE HORLOGE IMPROVISÉE

Le père Huc, missionnaire, qui a beaucoup voyagé en Chine, raconte qu'un jour, voulant savoir l'heure, il se renseigna auprès d'un jeune Chinois qui faisait paître son buffle le long d'un sentier.

—Attendez un instant, dit celui-ci ; et il courut à la ferme voisine, d'où il revint bientôt, portant un chat.

—Il n'est pas encore midi, dit-il.

Et comme le missionnaire l'interrogeait du regard, il ouvrit l'oeil du chat en écartant les paupières avec ses deux mains.

—Vous voyez bien, dit-il.

Le père Huc eut l'air d'accepter cette réponse comme une vérité, quoiqu'il n'eût pas compris sur quoi elle était fondée, et qu'il soupçonnât l'enfant de s'être moqué de lui ; mais, arrivé chez des paysans convertis à la religion chrétienne, il leur demanda s'ils savaient voir l'heure dans l'oeil d'un chat. Ceux-ci répondirent que rien n'était plus facile.

Saisissant alors un de ces quadrupèdes, ils firent remarquer au missionnaire que la prunelle de son oeil allait en se rétrécissant à mesure qu'on avançait vers l'heure de midi, si bien que, à midi juste, elle formait une ligne perpendiculaire, mince comme un fil, et que, aussitôt après midi, la dilatation commençait.

Essayez-la vous-même, cette expérience, enfants, si votre chat veut bien s'y prêter, vous n'aurez plus alors besoin de montre.

Jeux et Amusements

A QUOI JOUONS-NOUS ?

AU CONCERT COMIQUE. — Voici un jeu très gai, — trop gai peut-être au gré des parents, parce qu'il est fort bruyant ; mais on peut le jouer en plein air.

Les enfants forment un cercle. Chacun imite un musicien. L'un feint de jouer du violon en râclant sur son bras gauche avec une baguette ; un autre souffle dans un cornet de papier qui représente une trompette ; un troisième joue du piano sur une table ; un quatrième prend comme harpe le

dossier d'une chaise, dont les barreaux deviennent les cordes ; un cinquième bat du tambour ; un sixième joue de l'orgue de Barbarie en tordant son mouchoir, etc. Boum, boum ! Taratata !

Au milieu du cercle se tient le chef de musique armé d'un bâton. Il bat la mesure aussi comiquement que possible, pour forcer les autres à rire. De temps à autre, il interrompt le concert par un geste brusque et demande à l'un des musiciens : "Pourquoi ne jouez-vous pas mieux ?" L'interpellé doit donner sur-le-champ une excuse.

Le chef d'orchestre exige un gage : 10 si on ne lui répond pas immédiatement ; 20 si l'excuse donnée est insuffisante ou a déjà été donnée ; 30 si quelqu'un rit de ses pitreries pendant qu'il bat la mesure. A la fin du jeu, il distribue les gages.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 74

Charade. — O-dette.

Reconstruction. — Geranium, muguet, pervenche, bluet.

Mots carrés syllabiques. —

| | | |
|------|-----|-----|
| BOUR | GA | DE |
| GA | GEU | RE |
| DE | RE | GLE |



**SAVON
BABY'S OWN**

Prévient les irritations et maladies de peau qui font tant souffrir les enfants. Son emploi est des plus agréables.

ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL
35-**-n-y

Théâtre National Français

1440 STE-CATHERINE

Tél. Bell Est 1736

Tél. March. 526

SEMAINE DU 28 SEPTEMBRE 1903

Reprise du mélodrame patriotique canadien :

La Famille sans nom

PAR GERMAIN BEAULIEU

Prix matinées : 10c, 15c, 20c, 25c, 30c.

Prix soirées : 20c, 25c, 35c, 40c, 50c.

Les enfants âgés de moins de 5 ans ne sont pas admis aux représentations.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons**. Énergique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE**, Pharmacien, Montréal

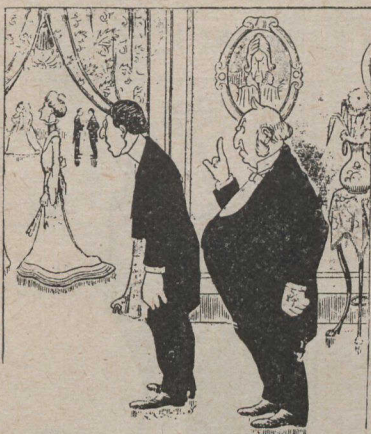
PLUS DE CORS AUX PIEDS !

VARIETES

Mlle Lili vient d'avoir une grave discussion avec ses frères et leurs petits camarades :

—Attendez! s'écrie-t-elle. Quand je serai grande, je me ferai belle-mère, pour embêter tous les garçons.

Excuse d'ivrogne en rentrant chez lui.



—C'est cette grande fille que tu veux me faire épouser? Eh bien! franchement, elle ne me plaît pas du tout, elle est maigre comme un clou.

—Maigre!... maigre!... Apprends, mon fils, qu'il ne faut jamais juger les gens sur l'apparence...

—Veux-tu que je te dise, si tu me fais une scène aujourd'hui, c'est par jalousie... parce que c'est moi qui porte "la culotte" à mon tour!...

A la sortie du congrès des spirites.

—Et vous docteur, croyez-vous aux revenants?

—Comment pouvez-vous me demander cela? Mais si je croyais aux revenants je changerais de profession.

Un condamné à mort marche à l'échafaud, soutenu par l'aumônier de la prison qui l'exhorte au repentir et au courage.

—Voyons, mon fils, dit le prêtre, du calme; ce n'est pas le moment de perdre la tête.

—Alors, empêchez qu'on me guillotine.

M. Joseph Prud'homme voit passer sur le boulevard un bataillon de fantassins défilant sous une pluie battante.

—Pauvres jeunes gens! c'est vraiment pitié de les voir ainsi, dit quelqu'un.

—Allons donc, répond Joseph Prud'homme, pour défendre la patrie, il faut des hommes bien trempés.

Z... un "tapeur", se précipite en plein boulevard, dans les bras d'un ancien camarade perdu de vue depuis des années.

—Ah! s'écrie-t-il, je suis heureux de te revoir... Tu ne changes pas, mon cher; A propos, pourrais-tu me prêter un louis?

Le camarade, tout d'abord un peu interloqué:

—Moi, je te reconnais maintenant.

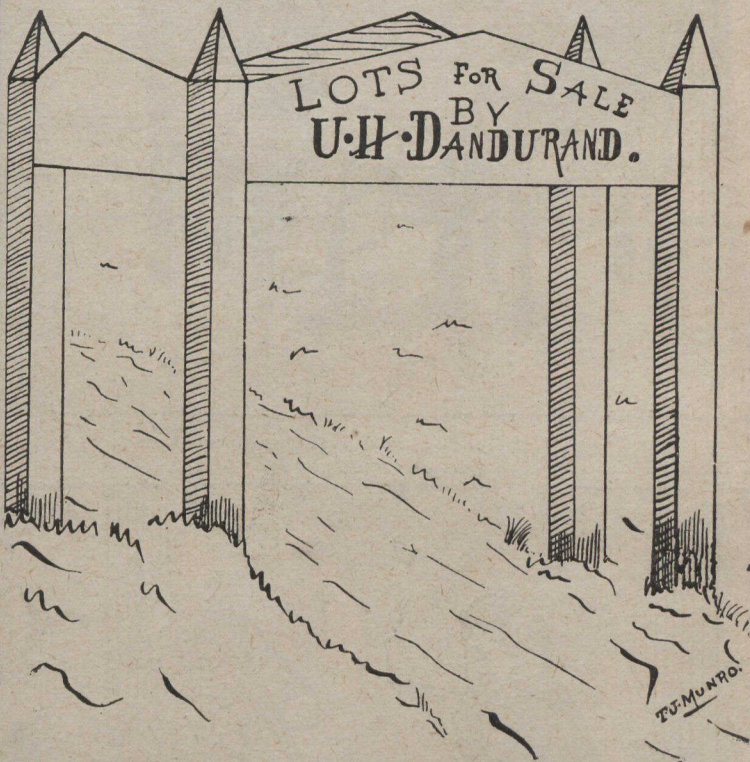


—Mme la marquise fait dire à monsieur le marquis qu'elle vient de mettre au monde deux jumelles...

—Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse... je ne pourrai pas m'en servir... je ne vais jamais au théâtre...

**Nouvelle Entrée de
ROSEMOUNT**

Haut de la rue Iberville, coin rue Masson.



Plus de 900 terrains Vendus dans Rosemount en 5 mois

Encore 1400 lots à vendre dans Rosemount.

Encore 1150 lots à vendre dans Fairmount.

Encore 1300 lots à vendre dans Alexandra Park.

Prix depuis \$175.00. Conditions : \$10.00 comptant et \$4.00 par mois sans intérêt.

Souvenez-vous que les trois propriétés

ROSEMOUNT

FAIRMOUNT

ALEXANDRA PARK

entourent les immenses nouvelles usines du C. P. R., qui vont employer de 8,000 à 10,000 personnes.

J'ai deux automobiles et plusieurs chevaux pour conduire les clients visiter les propriétés. Demandez les plans.

Bureaux sur toutes les propriétés ouverts tous les jours.

U. H. DANDURAND,

7, 8, 9 et 10, "Edifice La Presse"

VOILA LA REGLE

Quand on est enrhumé, il faut se soigner de suite avec le **BAUME RHUMAL**.

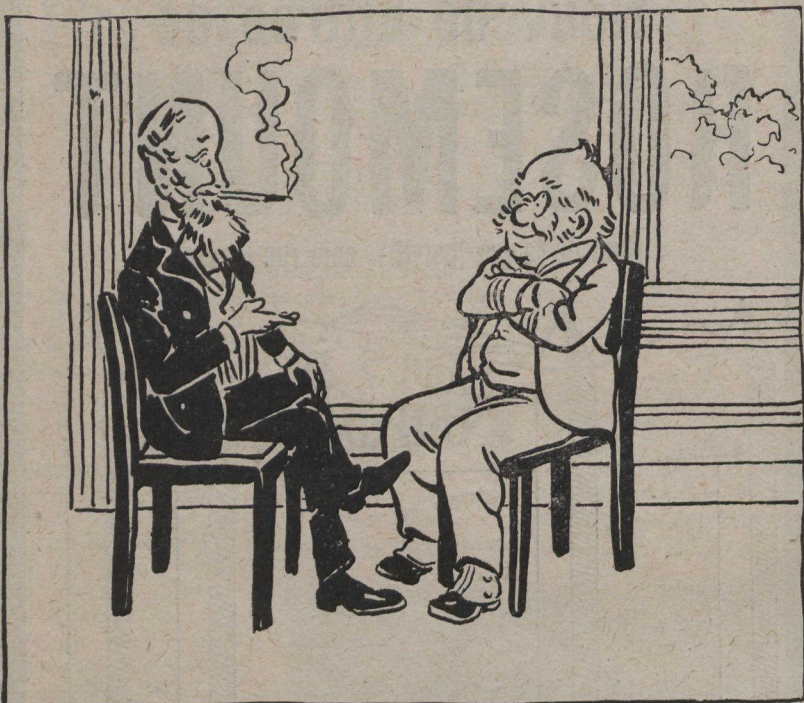
Deux banquiers se querellaient: —Apprenez, dit l'un d'eux, que je suis incapable de commettre une mauvaise action. —C'est bien assez d'en émettre, répondit l'autre.

Le directeur d'une importante maison de commerce constate avec stupeur que son caissier principal a pris la fuite avec une forte somme.

—Ce n'est pas croyable, répète-t-il, Un garçon qui avait toujours fait preuve, quand il était second caissier, des qualités les plus rares!...

—Cela prouve lui dit un ami, que Voltaire avait raison: "Tel brille au second rang qui "s'éclipse" au premier!"

QUE LES ENFANTS S'AMUSENT !



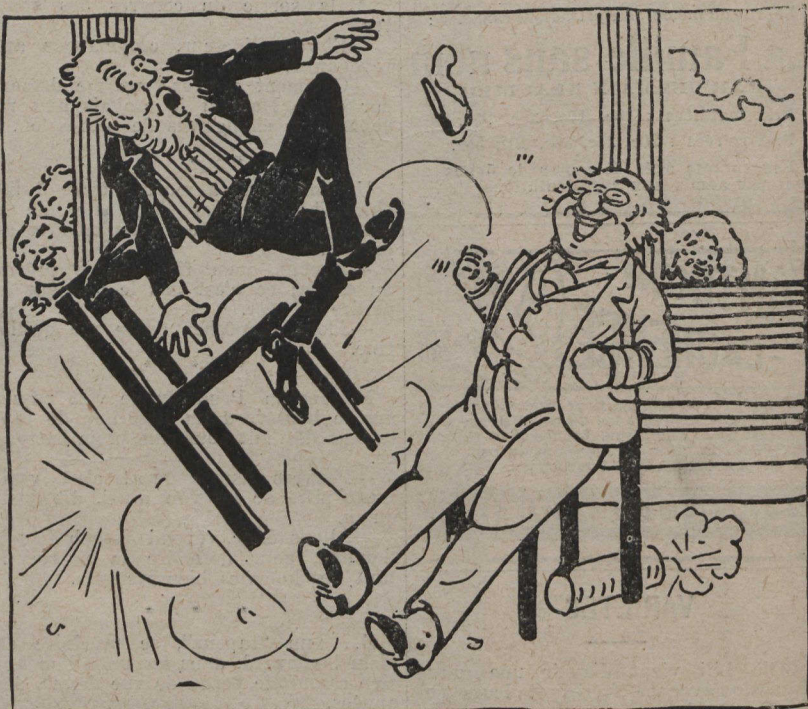
1. L'ONCLE.—Il faut que jeunesse se passe.



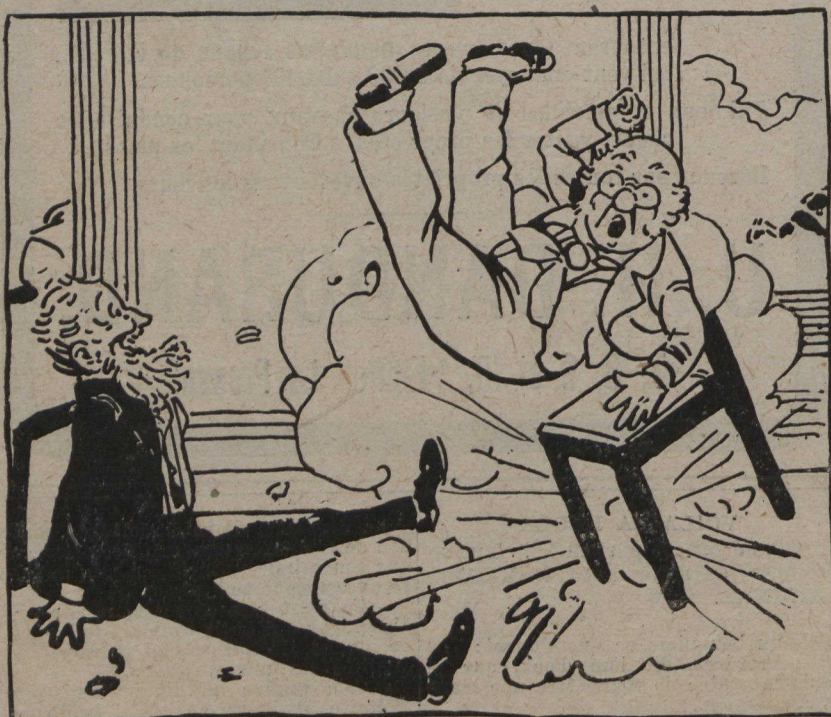
2. L'AIEUL.—Je suis d'accord avec vous.



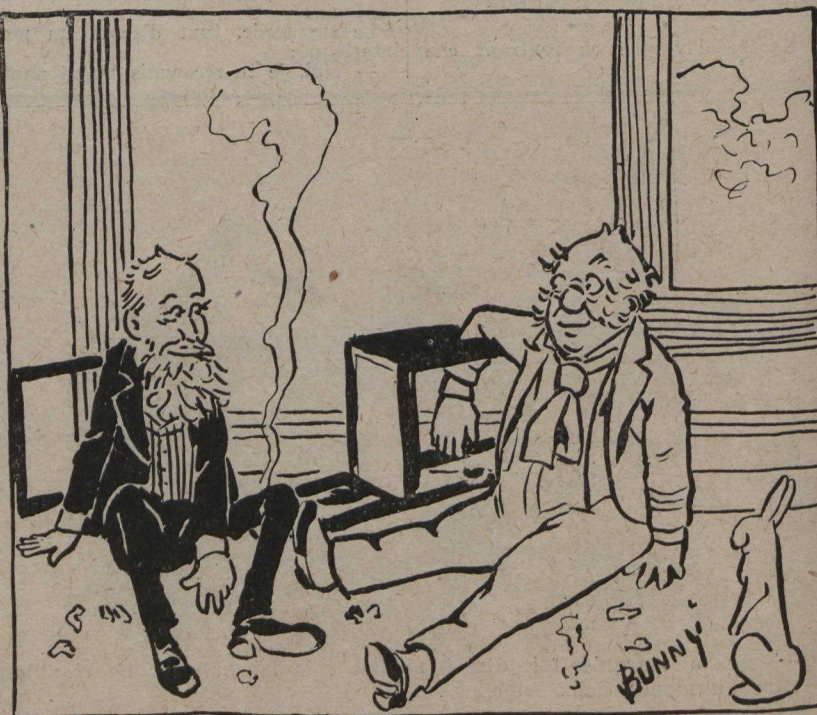
3. L'ONCLE.—Oui, il faut que les enfants s'amusement.



4. L'AIEUL.—Oui, oui, il faut que les enfants s'amusement.



5. L'ONCLE.—Oui, oui, oui, il faut que les enfants s'amusement.



6. L'ONCLE ET L'AIEUL.—Eh bien ! les enfants se sont amusés.